

## Rien, c'était tout ce qu'il disait.

1

Treize poteaux de réverbère à gauche, traverser sur huit lignes de passage pour piéton, quinze poteaux à droite. Sept lignes de passage pour piéton. Encore seize poteaux à droite. Voilà l'arrêt du bus. Depuis qu'il savait compter, il avait tout compté. Depuis qu'en tant que bébé il savait marcher à quatre pattes, il s'était partout fixé un chemin qu'il essayait par la suite de suivre avec opiniâtreté.

Le bus arrivait chaque jour à 7h27. On pouvait compter là-dessus. C'était certain. C'était bien. Après, c'était la guerre. Après, il fallait essayer de survivre. Chaque jour. Car chaque jour, les règles du jeu avaient été changées.

Prendre maintenant sa place dans le bus, juste derrière les portes mécaniques qui l'avaient tellement fasciné dès l'enfance. On n'était jamais certain qu'un blanc-bec boutonneux ne s'y était jeté, ou qu'une vilaine bonne femme n'y avait déroulé son gros derrière. Il n'y avait qu'une défense : le baladeur à fond et les yeux fermés. Se laisser emporter debout dans le bus, comme on se laisse emporter par tout le reste dans cette vie.

Se faire petit. Invisible. Ce qui tombe mal quand on mesure 1m93. Avec les cheveux noirs comme jais et la peau si pâle qu'une feuille de papier en rougirait. Cela a toujours été comme ça. Au plus il essayait de ne pas se faire remarquer, au plus tout le monde fixait son regard sur lui, comme une petite vieille qui venait de se faire renverser.

Le baladeur sur 'repeat'. Douce mélodie dans les oreilles et dans la tête. On ne pourrait pas ériger de statue assez grande pour le type qui a inventé cette musique. Musique qui change sans cesse et qui pourtant reste toujours la même. Une basse comme une colonne vertébrale à laquelle on peut y accrocher son corps. Et un rythme beat pour soutenir les battements cardiaques. Tous les matins il mettait le même cd, comme le tireur d'élite qui charge son magasin d'une balle en or. Avec les yeux fermés, c'était un point d'appui suffisant. Il comptait chaque temps du rythme musical, en prévoyait les variations et connaissait chaque pause.

Mais alors le monde revenait sans cesse. Ce matin aussi. Car la musique se tut brutalement. Yeux grands ouverts et ils étaient là, moqueurs, tenant dans leurs mains le câble du baladeur qu'ils avaient arraché. *'Hello, hello. Whitney Houston, we've got a problem. Come in, Benny. Come in, BennyBunny. Do you read me?'*

La seule chose qu'il disait toujours, c'était rien. Même quand ils avaient mis le câble des écouteurs autour de son cou et qu'ils tirèrent brutalement pour lui faire baisser la tête. *'De te masturber tu deviens sourd ! C'est pour ça que cette chose doit toujours aller si fort chez toi.'*

*'Cela n'est pas bon pour la santé, Ben, mon bon ami'* répliqua l'autre sur le ton mielleux et sciant d'un prêtre. *'Ce n'est pas sain... tu n'es pas sain, mon garçon.'*

Tous les jours il s'entraînait pendant des heures sur *Lethal assault*, son jeu internet préféré. A chaque fois que son poing d'acier fit éclater un crâne, il pensa à ces deux

cons. Bogaert et Desmet. Il avait surnommé ces deux mauvais diables d'après les plus vilains monstres du jeu. Machodius et Ratzio. L'un n'était pas seulement un enfoiré. Comme le pire de sa sorte, il était doté par cette connasse de mère nature, d'épaules de Viking et d'une poitrine de tank. Cela devait être à cause du vide de son visage parfait que même les filles les plus tendres ne pouvaient pas lui résister.

Chaque animal dangereux de la jungle avait son chacal. Et ça c'était l'autre. Acéré comme une griffe. Gris foncé comme un rat. Sa langue était encore plus pointue que son nez, son humour était encore plus lourd que ses vêtements.

'Ben, mon garçon' continua-t-il sur un petit ton de sermon. 'Pourquoi ne veux-tu pas être notre ami ?' Et puis en tirant sur le nœud autour du cou de Ben : 'Qu'est-ce qui ne va pas avec toi ?'

'Qu'est-ce qui ne va pas ?' C'étaient aussi les derniers mots de sa mère quand il partait le matin. Il avait entendu la question autant de fois qu'il avait murmuré la réponse. 'Rien, maman. Rien...' Bien sûr, il n'y avait quasi rien qui allait. Mais pouvait-il le dire ? Que quelqu'un devait mourir ? Qu'il avait l'intention de tuer quelqu'un ?

Et puis il devrait aussi dire qui. Et pourquoi. C'était difficile. Difficile comme tout le reste.

2

Comment pouvaient-ils se plaindre sans cesse de la semaine de 34 heures à la télé ! Tout écolier est obligé de se tourner les pouces huit heures par jour sur des bancs inconfortables. En plus, il faut compter encore deux heures par jour pour satisfaire les grilles des profs. Devoirs, rédactions, lire des livres... On arrive facilement à une semaine de 50 heures. Et ils osaient encore dire qu'être jeune était le plus beau moment de la vie ! Voilà où se passait notre jeunesse. Dans de tristes locaux minables, des têtes de buffles mal fagotées, essayaient avec un manque d'enthousiasme compréhensible de donner à la petite cuiller le théorème de Pythagore et toutes ces autres conneries qu'on pouvait tranquillement oublier pour le lendemain en attendant ce stupide petit papier avec lequel on pouvait 'commencer sa vie'. Et pendant ce temps, nom de Dieu, la moitié de ta vie était déjà consciencieusement foutue en l'air.

Non, Ben n'aimait pas aller à l'école, mais il y avait encore d'autres raisons. Car on ne pouvait être en sécurité nulle part. Il y avait toujours quelque part ce papier froissé jeté à la tête ou cette pique dans le dos. Il y avait au moins une attaque par jour. Et il n'y avait rien de pire que le prof qui voulait te protéger. Ainsi il y avait encore un chevalier rouge qui ne pouvait s'empêcher de dire 'Les garçons, laissez Ben tranquille ! Ben est un peu différent de vous. C'est tout. Essayez d'avoir un peu de respect envers lui.'

Une condamnation à mort n'aurait pas été moins cruelle. Car à la fin du cours, quand le prof sortait en se pavanant, fier de sa bonne action, les deux compères Stom ( idiot ) et Jerry, comme Ben les surnommait aussi, se sentaient à nouveau d'attaque. Ils se dirigèrent vers lui le visage serein comme deux enfants de cœur : 'Ah Ben, mon garçon. Excuse-moi. Oui, je ne le savais pas. Que tu es différent de nous... Que tu es mieux que nous. Mais j'ai du respect envers cela. Que tu es en fait un petit martien'. La

salve de rires résonnait à Ben comme le crépitement sec d'un peloton d'exécution. Mais pour eux ce n'était pas plus qu'un coup d'essais avant de continuer.

'Dis maintenant une fois, est-il vrai que sur Mars ils ont tous deux bittes ? Viens, montre un peu !' Hilarité générale quand Bogaert tirait les bras de Ben en arrière et que Desmet commençait à chipoter à la boucle de la ceinture de Ben. '*You want fuckie fuckie, marsman ? Or you want suckie suckie ?*' Il n'y avait que les garçons qui riaient.

Les yeux de Ben cherchaient quelqu'un qui pourrait l'aider. Mais étrangement il n'était jamais là. Même Coppola, le seul qui dans un moment d'égarement a osé dire qu'il était son ami, tournait les yeux avec honte, peut-être qu'il était content que ce n'était pas son tour cette fois-ci. Il semblait prendre quelque chose dans son sac à dos, mais restait contempler les événements à une distance de sécurité.

Ben tournait en rond comme un cochon qui sait qu'on vient le chercher pour l'abattoir. Un coup de genou atterrit sur le nez impressionnant du rat, mais la douleur a eu un effet inverse. Et avec la puissance d'un chacal qui démembrer une gazelle, il continua avec acharnement. Le pantalon de Ben fut descendu en se déchirant, avec le boxershort et tout. La victoire fut totale. 'Haha. Une si longue tige avec une si petit mèche !' Ce ne sont pas deux bittes, martien, ça, ce n'est qu'une demi, hahaha !'

Les filles gênées détournèrent le regard. Peut-être que personne n'avait cru que ces deux le feraient vraiment. Car au moment où ils l'ont lâché et que Ben remit lentement son sous-vêtement - les yeux fermés, il ne pouvait pas faire autrement - il fut subitement plus silencieux qu'un dimanche en enfer. Et puis la cloche se mit à sonner comme à la fin d'un match de boxe.

Tout comme dans un match de boxe quelqu'un devrait périr à la fin.

3

Le premier escalier avait 13 marches. Puis 17. Le troisième escalier en comptait 11. Puis il était en sécurité. Ici dans la chambre du grenier où se trouvait tout son monde. Toute une ville modèle qu'il avait commencée à bâtir depuis ses onze ans. Tous les avions et vaisseaux spatiaux qu'il avait montés. Son réseau ferroviaire qui au cours du temps allait concurrencer celui du pays. A la différence qu'il était plus à temps.

Au milieu se trouvait le PC, comme un autel flamboyant, grâce auquel il était devenu le maître du monde. La formule magique était bande passante à haut débit et le monde magique était internet. Sa mère lui avait donné le PC ainsi que les connections. La pension alimentaire de son père l'avait payé. Alimentaire, évoquait toujours à Ben une nourriture artificielle. Et peut-être n'était-ce pas si loin de la vérité.

Dans cet univers artificiel et virtuel il était en fin un être humain. Et en même temps une sorte de super héros qui en rien de temps pouvait se mouvoir dans des continents étranges et des mondes secrets. Avec un clic du doigt on pouvait sauter du site de la CIA vers les innombrables sites porno www et .com. Il avait déjà vu des milliers de femmes le faire. Il avait visité des millions de sites pornos, bien que les nouveaux montraient à peu près toujours la même chose. Il s'était déjà approfondi dans les

majorettes américaines et les écolières japonaises. C'était déjà couché avec des femmes mûres, des infirmières noires et de voluptueuses serveuses suédoises. Pas mal pour quelqu'un d'absolument vierge, avait-il déjà pensé. Ce flux incessant de poitrines, de phallus et d'ouvertures corporelles béantes. En fait cela lui faisait peu de choses, voire rien. Mais il avait commencé à collectionner les images dans sa tête, tout comme les autres choses. C'était des corps nus. Et on lui avait raconté à quel point cela pouvait, non devait, exciter. Depuis lors, il était un collectionneur. Les corps des dauphins le fascinaient autant que cet inépuisable rassemblement de chair humaine rutilante. Mais la véritable découverte a été le chat. Ici il pouvait parler sans même devoir ouvrir la bouche. Ici il a eu son premier contact. Avec des gens qui tout comme lui se glissent derrière leur clavier chaque soir pour pouvoir se décharger des choses qu'on n'ose dire à personne. Il tenait beaucoup à cette sombre chambre virtuelle où personne ne savait le voir. Où les gens passaient pour tout échanger. Depuis les plus grands secrets du cœur jusqu'aux foutaises les plus phénoménales. Oui, c'était des gigantesques conneries. Les 9/10 qu'on pouvait lire, c'était des interminables hello, salut, comment ça va, byebye... Toute cette merde et ces éternelles futilités dont les gens se harcèlent aussi dans le monde réel, sans jamais atteindre leur fort intérieur. Et ce fleuve sans berges de blagues stupides, de non-conversations débiles, de déclarations d'amour bébêtes qui ne vont pas plus loin que :

« Bobbyman, I LOVE YOU »

Puis il y avait toujours soudainement quelqu'un qui tapait ton nom et disait :

« He Zorro, veux-tu en privé ? »

Zorro était un pseudo stupide, il le savait bien, mais un peu de mystère dans le surnom était important. De plus, ici, il ressemblait bien un peu à l'homme à la cape noire et au masque, quelqu'un dont personne ne pouvait jamais savoir qui il était.

Même avec un déguisement cela restait difficile au départ. Car une fois atterri dans cette sorte de 'privé' à deux, il ne savait jamais comment continuer, de sorte que la plupart étaient repartis aussi vite qu'ils étaient arrivés, avec la première rime qu'ils ont pu trouver : « Bye bye. Het is hier saai ( On s'ennuie ici). »

Un autre est apparu plus spirituel ;

« Zorro, mon gars, ton épée pendouille large. Ce n'est pas grave si je dégage ? »

Mais il faisait aussi souvent chaud dans la chambre de chat. Ben tenait surtout à tous les rituels. Comment tout le monde se souhaitait chaque soir une centaine de fois « sloppel ». Il lui a fallu un certain temps pour comprendre que cela signifiait ' slaapwel (dors bien)'. Quelque part cela le touchait. Une chambre entière d'amis complètement étrangers qui vous souhaitent « sloppel » avant d'éteindre l'ordinateur et d'aller au lit. Sa mère aussi venait lui dire 'dors bien' chaque soir. Mais cela fait déjà 17 ans qu'elle essayait de le tenir dans les bras avec amour. Mais il trouvait cela toujours aussi étrange et ennuyeux et après deux secondes il luttait pour se débarrasser de l'étreinte. Pourquoi ne pouvait-elle pas simplement dire 'sloppel' comme tous les autres ?

4

S'il était devenu dépendant de cet endroit, c'était bien parce qu'il y avait Barbie. Elle avait été la première à ne pas arriver avec ce débile « ASL » comme tous ces autres imbéciles. Comme des chiens dans la rue qui de suite vont aller sentir le derrière de l'autre. « ASL, ASL ? ». La rencontre pouvait-elle plus courte et paysanne ? Un jour il avait répondu :

« Age : 17, me sent le plus souvent 71 »

« Sex : En a beaucoup trop peu »

« Location : Mars »

La réponse était toute aussi courte et peu subtile :

« Kusmkl. N'ai pas envie d'un pauvre comique de 71 ans »

Barbie ne demandait jamais le ASL, et lui non plus. Comme les oiseaux qui se trouvent par le ton spécifique de leur pépiement, eux, ils se sont trouvés par leur style d'écriture. Plus précisément par la particularité qu'ils semblaient partager. Depuis qu'il savait parler, ce sont les petites rimes d'enfant qui l'ont le plus marqué, et qu'il répétait d'ailleurs toute la journée. Depuis lors il disait et écrivait à peu près la moitié en vers. Dans la vie de tous les jours c'était un handicap d'envergure. Car la plupart du temps on se moquait de lui. Mais ici, dans le chat, certains l'appréciaient. Car on y voyait plus souvent des rendez-vous en vers caramels du style de :

« Zoetje, je bent mijn hartendief, en ik ben uw eeuwig lief » ( Mon petit sucre, tu es le voleur de mon cœur, et je t'aime pour l'éternité)

Mais elle le faisait apparemment tout comme lui, presque tout le temps. Il avait l'impression qu'après toutes ces années vécues dans un pays étranger il entendait enfin quelqu'un qui parlait sa langue. Sept mois plus tard il avait encore leur première rencontre en tête. C'était des mots qu'il répétait souvent, sans voix, dans sa tête, tout comme les petits refrains d'enfant de dans le temps. Des dizaines, des centaines de fois. Car soudain son message était là, comme un spot, un projecteur dans une chambre noire :

« Barbie : Wie kent het geheim van het binnenrijm ? Wie zegt mijn brein wat het moet zijn?» ( Qui connaît le secret de la rime intérieure? Qui dit à mon cerveau ce que cela doit être.)

D'un peu partout il apparut des « Hè ?????????????? »

Et un petit farceur écrivit aussitôt :

« Wie kent het geheim van mijn spuit ?Hoe meer ik eraan trek, des teminder komt eruit. » ( Qui connaît le secret de mon tuyau d'arrosage? Plus je tire dessus et moins il en sort ).

Et un autre veau :

« Wie trekt eens aan het ventiel van mn binnenband ? Een barbiepop hft die daarvan verstand ? » ( Qui veut tirer la valve de ma chamber à air? Est-ce qu'une poupée Barbie s'y connaît?)

Il était en train de trembler derrière son clavier. Rythme cardiaque 95, il avait une montre qui l'indiquait. Là, il y avait quelqu'un comme lui ! Mais Zorro devait maintenant monter en selle. Il devait lui répondre. Avant qu'elle ne disparaisse du chat pour aller chercher un mot sensé dans un autre chat. Tout comme il le faisait toujours lui-même. En général de façon stérile, pendant des nuits entières.

Sous la lueur pâle de sa lampe de bureau, il regardait son écran dans le vide. Paralysé jusque dans ses pupilles. Quand enfin il arriva à mettre ses doigt au-dessus des touches, c'était comme si ils cherchaient leurs chemin. Comme s'ils voulaient agripper la fille.

Autant il avait des difficultés à prononcer des mots, autant ses doigts devançaient ses idées. Ce soir, elle était là ! Et Zorro trouva le courage de seller son cheval :

« Zorro : Barbie Barbie ! Regarde et voit et *listen to me*

Moi qui connais tout de l'intérieur, et aussi la rime

Bandage inutile pour ma douleur

Je voudrais pouvoir m'en passer

Je ne sais parler autrement

Mais bien me taire fortement

Aide-moi à faire sortir les lettres de ma gorge ».

Le rituel était immuable comme dans les salles de bal de Versailles. C'était à la fille, ou celui qui se faisait passer en tant que tel, de choisir un partenaire pour une relation privée. Ben trouvait que c'était toujours aussi angoissant qu'excitant d'attendre le nom de quelqu'un, ou elle le vôtre. L'étiquette veut qu'on ne saute pas sur quelqu'un du chat, comme un bison en chaleur, sans même demander la permission. La plupart le faisaient avec peu de style, mais Barbie l'a écrit d'une telle façon qu'il se sentait comme si quelqu'un lui avait versé un seau d'eau chaude dans l'estomac :

« Barbie : Zorro, est-ce que je te l'ai raconté ? j'étais à la recherche d'un héros. Puis-je te demander de réserver une chambre privée pour moi ? Le masque est autorisé. Le restant n'est pas nécessaire, si cela ne tient qu'à moi. »

Si ceci avait été le monde réel et qu'une ravissante blonde ( car avec un tel nom elle devait l'être) l'avait avec ces mots entraîné dans l'une ou l'autre chambre frivole, son cœur n'aurait pas battu plus fort. L'excitation n'aurait pas été plus grande si une femme à moitié nue s'était couchée sur lui. Comme un héros du revolver avant le duel, il embrassa son doigt avant de taper son nom. Un froid lien d'ordinateur. Mais pour lui c'était comme s'il avait abaissé la clinche d'un mystérieux boudoir. La fenêtre s'ouvrit et il était marqué :

« Eh bien Zorro, petit ennuyeux. Tu n'es pas non plus des plus rapides. »

Ils sont restés chatter jusque 1h30 du matin, jusqu'à ce qu'environ chaque mot du dictionnaire qui pouvait rimer fût utilisé. Et ils ont continué à le faire depuis. Même quand ensemble ils avaient abordé l'amour. En cherchant un peu il avait même trouvé une belle rime à orgasme :

« Je genas me ( tu m'as guéri) ».

Ce soir, comme tous les soirs, il eut les genoux tremblants et cette sensation de crampes dans le ventre quand son nom apparut soudainement sur le site. Tel un mot magique.

5

Qui pouvait être Barbie. Jeune. Plus vieille. Belle, ou plus moche. Il y avait une chose qu'il savait. Elle avait le sens de l'humour. Et d'un usage grossier du langage. Des saletés qu'on ne pouvait pas attendre d'une jeune fille. Mais peut-être que Barbie n'était pas une fille. Était-elle un simple plombier pensionné de 71 ans ? Ici on ne pouvait jamais le savoir. Mais ce soir aussi elle était la première qui a pu lui soutirer un sourire du dessous de sa carapace de déprime.

« Barbie : Et comment va mon héros de mes couilles ? A-t-il déjà brûlé ses meilleures munitions, ou m'a-t-il attendu et retire-t-il son masque ce soir ? »

Comme toujours il se balançait comme un fou sur son siège de bureau. Il ne parvenait pas à faire fonctionner son cerveau ni ses mains. A chaque fois c'était un plongeon de la plus haute planche dans une piscine sans eau. Et puis ses doigts se lancèrent sur les lettres. Et avec étonnement il lut le flux de mots qu'ils formèrent :

« Zorro : ton héros est mort, mort fatigué, l'épée cassée, cheval parti, tête fermée. Une bête boiteuse, une bitte molle. Eclaire ma tête.

Je suis un héros sans exploit. Un couillon sans semences. Une aiguille sans fil.

N'étais pas sein d'esprit. Maintenant complètement blessé. Peut-être ont-ils quand-même raison, que je ne ressemble pas à un humain. »

Et les voilà. Les mots qui ne voulaient pas être prononcés. Les pensées qui 'en étaient pas. Mais quand ses doigts voulaient parler du plan... tout donner, tout dire... elle lui a coupé le sifflet avec un autre plan qu'elle avait médité :

« Barbie : Zorro-de-mon-cul, arrête de scier, ne te plains pas comme une petite vieille. Ne chanterions nous pas une autre chanson ? Que penserais-tu par exemple d'aller ensemble au lit ? »

Zorro était presque tombé de son cheval. Ben se secouait comme un fou sur sa chaise de bureau. Mais il ne trouvait pas de réponse. Laissons tomber et cela rimait.

« Barbie : Eh bien ???... Je sais que cela ne tient pas. Une fille qui tient de vilains propos. Mais je peux encore t'attendre plus de 101 nuits.

Elle y prenait apparemment un réel plaisir.

« Donc, c'est seulement pour que tu le saches. Je suis prête pour toi. Je suis totalement chaude. J'ai une paire de seins que tu peux utiliser. Et entre mes jambes, il y a aussi quelque chose que tu pourras sentir. Ca te dit d'aller une fois au lit ensemble ? Je suis très souple concernant ces choses. »

C'était presque un sourire qui dégoulinait de son menton, mais c'était en même temps un étouffement sur son cœur. Car c'était la loi du chat. On pouvait être qui on voulait et dire ce qu'on voulait. Mais comment, au nom de Dieu, pouvait-on savoir à qui on parlait ? Et

comment savoir si, à la place d'une fille libérée, il n'y avait pas une constellation d'emmerdeuses mugissantes derrière l'ordinateur. Prêtes aussi à le démasquer. Qui sait, il était peut-être déjà démasqué ? Était-ce simplement un nouveau sale coup de Stom et Jerry. Mais comment pouvaient-ils le trouver ici ? Ici dans le monde hors de dangers ? Et comment auraient-ils pu inventer une telle demande ?

Il savait qu'elle attendait un *reply*.

A côté de lui, son petit frère de six ans était en train de jouer depuis un quart d'heure avec un F-16 qui était impliqué dans un *dogfight* avec un mirage. Ben n'avait d'yeux pour lui. Ne remarquai même pas qu'il était là. Mais le petit y était déjà habitué. Ou presque.

6

Ils avaient roulé 13 kilomètres. Passés 6 stations d'essence. Au-dessus de 3 ponts et en-dessous de 5. Une vitesse moyenne de 53,6 km/h. Les yeux rivés sur le compteur kilométrique, Ben n'avait pas remarqué la mine soucieuse de sa mère.

Ils étaient arrivés 12 minutes trop tôt. Le médecin fit irruption 18 minutes en retard.

Encore 32 minutes plus tard, il ouvrit la porte de son cabinet avec un sourire artificiel. Ce qu'il avait retenu, c'était le nom de Ben et que cela n'avait pas beaucoup de sens d'essayer de lui donner la main.

« Bonjour Ben. Bonjour Mme Vertriest. » Puis sa mère d'un air compassé : « Van Lancker, docteur. » « Pardon ? » « Mme Van Lancker. Vertriest est le nom de mon mari. Et de Ben naturellement. »

L'homme essaya de s'en sortir avec un petit rire puéril. « Ah, oui. La confusion vient de là, naturellement. Vous êtes... »

« Divorcée, en effet, docteur. Mais ça je le savais déjà. Je n'ai pas attendu  $\frac{3}{4}$  d'heure pour cela. » « Non, en effet, excusez-moi... » dit-il quelque peu mordu dans le cul.

Il continua d'un ton solennel : « Nous sommes ici pour Ben... »

Pendant ce temps, Ben s'agitait fortement sur sa chaise, comme il le faisait généralement dans des situations inconfortables. Tout comme à la visite précédente chez le Dr Hmm, c'est ainsi qu'il avait surnommé son psychiatre, Il ne pouvait s'empêcher de fixer la luxuriante touffe de pois drus qui lui sortaient des narines.

Comment est-ce qu'un homme qui avait étudié pendant douze ans n'avait même pas appris à garder sa pilosité dans des proportions acceptables ? Comment était-ce possible que personne ne lui avait dit que s'était peine perdue d'essayer de camoufler les endroits chauves en peignant sans cesse quelques fins cheveux par dessus, alors que aux endroits où il ne devrait y avoir de poils, ils poussent en pleine liberté ?

Dr Hmm avait un regard rassurant sur Ben, qui s'était habilement retranché derrière la visière de sa casquette de baseball dont il ne se séparait jamais. Puis il regardait sérieusement sa mère qui n'avait pas pu abandonner sa mine soucieuse au vestiaire.

« La nouvelle, comme nous l'avons craint, n'est pas bonne » dit-il sans dramatiser.

« Le tableau clinique, sur lequel nous nous sommes basés, conduit apparemment au

seul diagnostic possible. Votre fils souffre d'autisme... Mais la mauvaise nouvelle a aussi son bon côté...dans un certain sens. Car c'est bien un cas marginal... Ben est un autiste marginal ».

Ben avait déjà entendu parler de débilité marginale. Mais autiste marginal ? Sa mère aussi regardait l'homme de façon tendue, tout le corps transformé en un flamboyant point d'interrogation.

« Autisme... » continua-t-il sur le ton d'un prof zélé, « est un domaine que nous avons de mieux en mieux pu comprendre ces derniers temps, entre autre grâce au développement phénoménal des scanners cérébraux. » Ben le trouvait un peu excité. « Vous devez vous imaginer ceci, Mme. C'est comme si, dans un vaisseau spatial, nous pénétrons de plus en plus dans le noir, dans les zones inconnues du cerveau humain. Et nous avons ainsi vu que les autistes manquaient une ou deux planètes dans la gigantesque galaxie du cervelet. A première vue ils apparaissent parfaitement normaux. C'est pour cela qu'ils ne sont pas directement reconnaissables. Au contraire ce sont souvent de beaux êtres un peu irréels, comme issus de contes de fées. Comme votre beau garçon. Mais le petit 'défaut', si je peux le nommer, est parfois lourd de conséquences. Les autistes vivent dans leur propre monde. De là les difficultés dans le contact humain. Difficultés aussi à s'adapter aux situations changeantes du monde 'réel'. Un enfant autiste peut mettre six mois à passer des vêtements d'hiver à ceux d'été. Et au moment où il a vraiment accepté le changement, il passe un hiver à grelotter car il ne sait pas s'adapter à remettre une grosse veste. »

Dr Hmm était visiblement content de son exemple parlant et ne put s'empêcher un petit ricanement. S'il n'y avait pas eu ce dégoûtant buisson qui y poussait, la mère de Ben lui aurait littéralement mordu le bout du nez. « Très bien Dr. Je vis tous les jours avec un tel garçon. Je sais de quoi vous parlez. Mai au nom de Dieu, que voulez-vous dire par 'autisme marginal' ? »

« Hmm... » dit le Dr Hmm en comprenant. « Cela est en effet un peu plus difficile. Vous voyez, Mme, on n'en n'a pas tellement conscience, mais l'autisme est une affection très fréquente. Un enfant sur 2000 en souffre. Mais il y a plusieurs formes possibles. Cela va du plus grave, nous parlons alors de gens à l'état presque végétal, avec lesquels il est quasi impossible de communiquer, à très léger, voire des autistes très doués. Votre enfant par exemple. Le fait qu'on a mis autant de temps à poser le diagnostic c'est parce qu'il a été un acteur très talentueux pour imiter, si on peut dire, un homme normal, et de s'insinuer dans un monde 'normal'. C'est une sorte de truc de magie qui vraisemblablement lui demande plus d'effort qu'on ne pourrait jamais l'imaginer. Mais il a merveilleusement bien réussi et là vous devez en être contente. »

Ben jeta un regard sur le côté. Sa mère n'avait pas du tout l'air contente.

« Actuellement, on constate qu'il y a certainement quatre fois plus de jeunes qui doivent faire face à ce qu'on appelle des désordres associés à l'autisme. Si vous me suivez, chaque ado, chaque personne est quelque part un peu autiste. Dans cette zone grise se

trouve votre fils... notre Ben. La procédure poussée du diagnostic fait que nous avons une très bonne connaissance du problème. Mais pour le reste, il n'y a pas deux autistes pareils. Et là, tous nos scanners restent impuissants. Notre vaisseau spatial vole à l'aveugle dans le noir le plus complet. Et aussi parce que certains patients parviennent à devancer leur psychiatre. »

S'il le savait ! Ben s'était entretemps arrêté de se balancer, mais le Dr Hmm semblait relayer son tic nerveux, au moment où sa mère le coupa pour la troisième fois, presque au travers de son bureau design bon-marché. « Autisme, autisme marginal, désordres apparentés à l'autisme ! Tant de syllabes dépourvues de sens pour dire que vous savez de qu'elle maladie il souffre, mais ne savez pas précisément ce que c'est. C'est pour ça qu'il a été si longtemps en observation ? Pour ça qu'on me l'a enlevé si longtemps ? Pour me raconter de façon triomphante qu'il lui manque seulement quelques planètes dans la tête ? Qu'il n'est pas un garçon normal, un peu malade, mais un garçon malade qui de toutes ses forces essaie d'être normal ? Je savais cela aussi. Mais s'il vit dans son propre monde, dites-moi alors dans quel monde je dois aller le chercher. Car je dois le trouver, comprenez-vous cela ? Je dois trouver mon garçon ! »

« Hmm, Hmm... » hocha Dr Hmm de la tête. « Votre soucis est normal, Mme. Votre désespérance est compréhensible. Car ce n'est pas facile de vivre avec cette sorte d'enfants. Mais, en effet. Il y a plus d'autisme dans ce monde qu'on ne le pense. Et ces gens ne sont surement pas tous des débiles mentaux. Certains vivent dans leur propre monde parce qu'ils savent à peine survivre dans le notre. Parce-que le notre leur est simplement inaccessible. Ou bien ne le veulent pas. Peut-être qu'en effet c'est comme ça... » Il se tourna vers Ben et attendit de capter son regard. « Peut-être c'est simplement pour ça que Ben se tait... parce qu'il a trop à nous raconter. Des choses qu'il ne sait pas raconter... »

7

Six stations d'essence. Au-dessus de 3 ponts, en-dessous de 5. Ben avait remarqué que la vitesse moyenne sur le chemin du retour était tombée à à peine 42km/h. Et qu'il y avait de l'eau qui coulait des yeux de sa mère. Et une fine ligne de morve de son nez. Elle se parlait à elle-même. Ben voulait entendre ce qu'elle disait, mais ne parvint pas à éteindre son baladeur ni ses écouteurs.

A la maison, il courut en haut pour d'abord quatre tours de *Lethal Assault*. Score amélioré quatre fois. 671, 675, 697 et puis un jamais vu 826. Pour la première fois il a réussi à délivrer la Princesse Blanche de la tour sans porte. Après cela, chaque pas comptait double, mais on avançait moins vite. Finalement il a quand-même été écrasé sous le marteau de Machodius, qui rugissant de plaisir jeta la princesse sur l'épaule et disparut. *Game over*.

Les sites pornos ne lui faisaient pas grand-chose aujourd'hui. Et il ne se passait pas grand-chose sur le chat non plus. Il n'était aussi que 2h30 de l'après-midi. Un chateur qui se nommait Sickfuck demanda à Zorro :

« Sickfuck : Tout est OK derrière la tirette, Zorro ? »

Ben répondit sans même réfléchir :

« Zorro : Une paire de planètes sont tombées de ma tête.

Chacun pour soi et Dieu contre nous tous.

Ne sais pas faire une saison sans porter les mauvais vêtements.

Encore un peu et je suis prêt pour la vie. »

Sickfuck ne mentionna plus que :

« Zorro= drôle d'oiseau !!! »

Et il alla chercher des partenaires de chat un peu plus dégourdis.

« Ben...Ben...Bèèèè...Bèèèèèèèèèèèèèèèè...Bèèèèèèèèèèèèèèèè ! »

Son petit frère Jonas entra dans sa chambre. Normalement il savait bien qu'il ne devait pas espérer avoir l'attention de son étrange frère, mais maman qui était en bas à la table de cuisine en train de regarder sans âme dans le vide, avait essayé de lui raconter quelque chose à propos de son frère, qui était automatique ou qqch du genre. Donc, le petit bonhomme voulait quand-même venir le contrôler.

« Bèèèèè. C'est quoi automatique ? Es-tu automatique, Ben ? »

« Es-tu automatique, Ben ? Es-tu automatique ? » Sans soulever la tête, Ben répétait la question précisément de la même manière que son frère l'avait posée. Ce phénomène s'appelle écholalie, et est typique de l'autisme. Dr Hmm l'avait dit assez souvent. C'est comme s'il y avait un écho qui pendait dans la chambre. Les autistes arrivent à imiter parfaitement les voix, avec exactement la même intonation. Il y a des cas connus de jeunes de 13 ans qui peuvent imiter la voix d'un vieillard dans un dialecte de l'autre bout du pays. A faire frémir parfois.

Etait-ce encore une fois la preuve que c'était vrai ? Etait-il maintenant vraiment autiste, automatique, autiste marginal, demeuré...

Ben a toujours parfaitement su qui il était. A quel point il était différent. Il n'a jamais eu besoin d'un mot pour ça. Comme en fait, il n'a jamais eu besoin de mots pour rien. Mais les autres en demandaient constamment. Et les mots sortaient toujours de travers. En ordre de bataille comme une armée en fuite. Alors il était étrange. L'idiot qu'il ne voulait pas être. Donc, il préférait se taire. Ce qui le rendait aussi étrange.

Pourquoi ressentait-il tant et en même temps si peu les choses. Toujours les mauvaises choses au mauvais moment ? Pourquoi s'entendait-il lui-même imiter son petit frère, tout en voyant bien que celui-ci en était bouleversé ?

Pourquoi est-ce qu'il ne parvenait pas à tendre la main sur la tête du petit garçon apeuré et lui dire : « Ce n'est rien, Jonas. Tout est cool. Ben a réussi à délivrer une princesse d'une prison sans porte. » Les mots étaient là, mais ne se laissaient pas prononcer.

Par contre, il s'entendait maintenant imiter les pleurs désespérés de son petit frère qui reniflait irrémédiablement.

« Bèèèèèè. Bèèèèè. »

Et lui : « Bèèèèèè. Bèèèèè. » comme un écho harcelant. Ne pas faire. Ne pas faire.

Ne pas faire. Et il le faisait quand-même. Jusqu'à ce que le garçonnet soit sorti de la chambre.

Trois tours de *Lethal Assault*. Mauvais scores. La Princesse Blanche plus une seule fois en vue. Deux minutes de masturbation et puis prêt. A nouveau le chat.

« Zorro : Les garçons, vous savez quoi ? Embrassez tous une fois mon cul. »

Des nouvelles en ligne : article sur les agressions sur la voie publique. Un homme de 50 ans a défoncé le crâne d'une jeune femme à l'aide d'un cric.

« Aramsamsam Aramsamsam goudi goudi goudi goudi ramsamsam. » Si rien de parvenait à retenir l'étau qui se resserrait dans son diaphragme, Ben retournait à la pré-vie de ses petits refrains d'enfant. Tel une prière silencieuse. « Kere weerom, reuske reuske. Kere weerom, reuzegom. (fais demi-tour à nouveau, petit ogre etc.) »

La Princesse Blanche dans la prison sans porte. Peut-être avait-elle raison et devaient-ils se rencontrer dans le monde réel. Comme un signal de détresse en pleine mer.

Comme le dernier son du clairon avant l'armée en fuite. Comme un message dans une bouteille il tapa sur le clavier :

[Barbie@hotmail.com](mailto:Barbie@hotmail.com).

Il n'avait jamais prononcé les premiers mots qu'il écrivit. Il ne savait même pas s'il connaissait leur signification.

Ma chérie,

Il n'a pas su aller plus loin. Envoyer. 'Ce message n'a pas d'objet. Voulez-vous l'envoyer ?' demanda le logiciel de courrier électronique. Ces doigts cliquèrent dans la case 'objet' : *SAVE OUR SOULS !* (Sauver nos âmes). Son doigt droit enfonça 'enter'. Le message était envoyé.

Ceci n'était pas le plan. Barbie ne faisait pas partie du plan.

8

Trois minutes de brossage de dents. 7 minutes de douche. Rien n'était pire qu'un jour sans routine. Tant que tout se passait selon un schéma que Ben pouvait suivre, tout allait relativement bien. Le moindre écart pouvait lui faire perdre complètement les pédales. Avec accès de pleurs infantiles et accès de colère comme conséquences. Telle une lionne qui recherche un territoire sûr pour ses petits, sa mère avait délimité le temps. Avec une précision à rendre jalouse la base de lancement de la NASA. Tout doucement ses accès de panique disparaissaient. L'angoisse s'était calmée. Les accès de pleurs se sont intériorisés. La colère s'était retranchée.

Chaque jour débutait à 6h12. Ben avait un ingénieux système de minuteries dans sa chambre qui mettait le monde en route. Les petits trains firent leur premier voyage. La musique s'intensifiait, toujours le même cd. L'ordinateur démarra automatiquement. La première tâche de Ben : 2 fois *Lethal Assault*. C'était un entraînement pour lui.

Entraînement pour le soldat taciturne qui devait pouvoir résister dans la jungle du reste de la journée, où le danger se cachait derrière chaque recoin.

Se laver, Ben le faisait avec le même soin qu'une infirmière désinfecte la table

d'opération. Depuis l'apparition de ses premiers poils de barbe, il se rasait chaque matin avec la précision d'un chirurgien. Sa mère savait bien qu'elle ne pouvait le déranger dans son rituel matinal.

6h50 : petit déjeuner. Avec Jonas et sa mère. Le petit jacassait. Elle –plus que jamais– soucieuse : « Ben, mon garçon. Ne prends surtout pas les événements d'hier à cœur. Autisme ou pas d'autisme, cela ne change rien pour nous. Nous sommes à hauteur de la situation. Nous ensemble. Donc, si jamais il t'arrive quelque chose, à l'école par exemple, tu as un gsm. Utilise-le. Appelle-moi et je suis là, ok ? Ok, ben, Ok !? »

« Ok, m'man, ok... » grommela-t-il. « Ne rien laisser entrer dans mon cœur. »

« Te laisser toucher le cœur, Ben, mon garçon adoré. Toucher le cœur. C'est tout à fait différent. Bien sûr que tu peux laisser entrer des choses dans ton cœur... Moi par exemple », dit-elle doucement en regardant devant elle.

Sortir de la maison à 7h15. Le bus arrivait à 7h27. Là, on pouvait y compter. C'était certain. C'tait bien. Après c'était la guerre. Après, il fallait essayer de survivre. Chaque jour. Car les règles du jeu changeaient chaque jour.

Aujourd'hui, Machodius et Ratzö étaient maintenant à l'arrière du bus. Cela avait tout l'air qu'ils avaient été réprimandés ou peut-être punis pour leur exploit d'avant-hier en classe. L'hostilité de leur regard envers lui le laissait supposer. Ben, en sûreté dans sa capsule musicale, ne les remarquait même pas. Il regardait comme d'habitude, du dessous de sa casquette de baseball, le mécanisme qui à chaque arrêt, dans un 'tchchchct' fit ouvrir et refermer les portes. La musique dans sa tête résonnait grassement et funky. Et son corps longiligne se balançait doucement sur le rythme du bus.

Leur stratégie avait visiblement changée. A la descente du bus, ils lui arrachèrent les écouteurs et lui dirent d'une voix sifflante : « He, débile ! Ne serais-tu pas mieux dans un atelier protégé, avec le reste des anormaux ? Prépare-toi pour ce soir. »

Puis, tel un sale brouillard, ils avaient disparus. Telle une action de commando.

Vendredi, travaux pratiques fer. Le meilleur jour, car il était un génie dans le travail du fer. Il pouvait souder pendant des heures, sans retirer ses lunettes de protection. Même que Ben s'est aussi toujours senti à l'aise avec le prof, un petit gros sympa. Est-ce parce qu'on rigolait bien avec 'l'Os' ? L'Os n'était pas seulement gras comme un porc. Il avait aussi son propre langage, car il avait un cheveu sur la langue dont il ne paraissait pas pouvoir se débarrasser.

« Très bien, mon garçon » dit-il en admirant la dernière œuvre de Ben. « Vraiment très bien. Un très beau truc. Aucune idée à quoi scela pourrait bien servir. Mais ssc'est beau d'assspect. »

Les profs ne jouent en général pas à *Lethal Assault*. Si c'était le cas, il aurait reconnu la jolie copie d'une *Death Cross* (croix de la mort), une des armes traîtreuses qu'on pouvait acquérir dans la salle d'armes de *King Bailog*. En fait, on ne pouvait pas deviner que c'était une arme. Mais une fois la croix ouverte, c'était précisément le poignard mortel

qu'il avait enfoncé hier dans le ventre d'un de ses assaillants venimeux verts. C'était bon pour 150 points.

A midi, il vit Coppola dans le réfectoire. Il l'appelait ainsi car il ne savait pas se taire à propos du cinéma et de son cinéaste préféré, Francis Ford Coppola, et de sa caméra vidéo qu'il avait toujours sur lui.

« Je l'ai ! » dit Coppola sur un ton de conspiration. « Je l'ai. J'ai tout filmé avant-hier. Ce qui est arrivé. C'est une preuve vivante ! Comme ce noir qui a été rossé par cinq flics en Amérique. Ils l'avaient aussi filmé, tu te souviens ? Ces gars ont passé un mauvais quart d'heure... » « Bien... » Ses petits yeux pétillaient. « Je les ai ! Ces espèces de crapules. » Puis, d'un sérieux qui ne collait pas avec son petit visage plein de taches de rousseur : « Et heu... tu ne dois pas t'en faire. Il n'y a euhm... rien de visible. De ... de ton... enfin, tu sais bien. »

A ce moment là, le téléphone de Ben se mit à pépier. On ne pouvait pas dire que le sms qui apparut soi romantique. Mais plutôt énergique.

Trésor de mon cul

Je viens demain dans ta ville

14.26 à la gare

Veux voir mon héros sur le quai

Ai des préservatifs de tous les goûts

Princesse vient enlever chevalier

Rythme cardiaque 100. Coppola, désespéré, regardait Ben. Il ne l'avait encore jamais vu sourire.

9

Un cœur humain peut battre environ 2,5 milliards de fois avant d'être définitivement épuisé. Il l'avait lu un jour. Et depuis lors suivait ses battements comme un maniaque sur la montre spéciale qu'il avait reçue de son père lors de son anniversaire précédent. « Comme ça tu peut apprendre à te dominer toi-même », avait-il dit. Ben n'avait depuis plus quitté sa montre d'une seconde et il contrôlait son rythme aussi minutieusement qu'une infirmière de nuit au chevet d'un patient au stade terminal. Aujourd'hui, il avait une moyenne de 80 à la minute.

Encore deux cours de 50 minutes et un de 45. L'Os vint encore une fois vers lui. « Dis, mon vieux, ça va ? SSS'ils ne te laissent pas en paix... ces gars ne veulent pas vraiment du mal, tu sssais. Ils ne sssavent pas mieux. Ce sont même des pauvres types. Tu ne dois pas le prendre trop mal. Et ne t'en ssoucie ssurtout pas, hein, mon vieux. » La tape amicale sur l'épaule de Ben lui fixa complètement son sort. Bogaert et Desmet attendaient patiemment le moment de passer à l'attaque.

Hier, ils avaient été appelés tous les deux chez le directeur, qui lassé, leur a simplement demandé de lui donner leur version des faits et si tout allait encore bien pour les interros et les examens. Ils en ont été encore deux fois plus déterminés.

Ben continuait à forger son arme.

Selon *Lethal Assault*, la *Death Cross* était l'une des armes que les croisés portaient toujours sur eux au cas où ils seraient faits prisonnier. En effet, extérieurement, c'était une simple croix qu'on pouvait pieusement pendre à son cou en tant que père. D'un tour de main, on pouvait aussi en faire ressortir une pointe mortelle. Dans ce cas, un clou de trois pouces qui provenait de la réserve.

La croix avait l'air très vraisemblable et le clou mortel glissait de son réceptacle telle une bête féroce avide de sang après une longue hibernation.

« Eh bien, Ben, mon ami, ça je n'aurais jamais pensé. Que tu étais aussi religieux », dit l'Os en riant. Rythme cardiaque 95, car la croix n'était pas fermée quand l'Os, plein d'admiration, la faisait tourner dans ses grosses patounes.

La dernière sonnerie sonnait faux. Comme si elle prenait un malin plaisir à savoir comment les choses allaient se dérouler.

Le bus repartait à 5h17. Ben y était toujours 10 minutes à l'avance, car une fois, il avait raté son bus et il ne voulait plus jamais retomber dans ce trou noir. Le bus suivant ne repartait qu'après une heure d'angoisse. Ben savait que ce serait plus intelligent de ne pas attendre là ce soir. Comme un lapin devant un écran lumineux, prêt à être tiré par les chasseurs les plus lâches. Mais, dévier du chemin prédéterminé, briser la routine, c'était comme un malade pulmonaire qui se mit à courir en délaissant le respirateur artificiel.

Il serrait la croix contre lui dans sa poche intérieure. Passer la porte de l'école. 7 bandes de passage pour piétons. 17 portes d'entrée de maisons. Traverser la rue. Encore 25 maisons. Tourner le coin. 8 bandes blanches. 7 maisons. Arrêt de bus.

Rythme cardiaque 95. Musique au maximum. « Goudi goudi goudi ramsamsam » Les élèves, qui le voyaient passer, se marraient de ce somnambule qui sans cesse semblait se parler à lui-même, tout en se taisant envers les autres.

10 minutes à l'arrêt du bus. Rythme 90. Le bus tourna le coin et arriva en gémissant à 5h10. Au même moment apparurent Stom et Jerry, presque insouciant avec l'air de deux rappers sur le tapis rouge de MTV-awards.

Les freins criaient jusqu'à l'arrêt complet du bus et les portes, que Ben a déjà vu œuvrer des milliers de fois, s'ouvrirent à nouveau majestueusement. Tel un aimable robot qui vous fait signe d'entrer. Tel un vaisseau spatial qui vient vous chercher sur une planète aride.

« Sa mère vient le chercher », dit Bogaert au chauffeur pendant qu'ils retenaient Ben. Ben ne pensa même pas qu'il savait crier. Sa tête restait cachée derrière sa casquette de baseball, afin que personne ne puisse remarquer son air hagard. Mais ceux qui avaient bien une idée de ce qui était en train de se passer, préféraient faire comme s'ils n'avaient rien vu.

Bogaert avait pris le bras de Ben pour le tordre avec force derrière son corps long et maigre. La douleur fit plier Ben en deux. Il avait raté son bus.

Il ferma ses yeux dans un vent de panique aveugle et ne pu que se rattacher à la

croix dans sa poche intérieure. « Relax, relax, be cool, Bennybunny », soufflait Bogaert dans son cou. Et Desmet : « No panic, mon camarade. Nous allons pour une fois boire quelque chose ensemble, mec. Nous allons pour une fois faire quelque chose de normal. Comme les big boys. Nous allons nous changer les idées. » « Si tu en as au moins, des idées, dans cette tête de débile à toi », ajouta la musaraigne en ricanant. Ben pensa à tous les petits trucs de relaxation qu'il avait appris de son thérapeute avant de quitter l'institution, mais aucun ne voulait faire surface. Il ne sentait que la vague d'angoisse dans sa circulation sanguine. Depuis quelques années il avait appris à contrôler cette vague. Mais il savait encore comment cela se passait, les fois où son angoisse se transformait en panique, la panique en colère, la colère en...

« Tu as un gsm, utilise-le ! Sonne-moi et j'arrive. N'importe où. N'importe quand. C'est ta ligne de vie, mon trésor. » Quelque part, profondément dans son esprit, il entendait la mère qui depuis toute une vie avait l'impression qu'il ne l'écoutait pas. Sa main, de façon malhabile sortit le téléphone de sa poche intérieure. Le numéro était en mémoire. Il n'avait qu'à déverrouiller son gsm et pousser sur un bouton. « Déverrouiller. Déverrouiller », se dit-il en lui-même.

« Non mais, il a un fer à conneries ! » D'un geste rapide, ils lui arrachèrent la chose de ses mains incertaines.

« Et en plus un tout nouveau Nokia, le dernier modèle ! C'est aussi idiot pour quelqu'un qui ne sait quand-même pas parler. »

« Ha, il va faire des petits sms à sa maman. Laisse-nous un peu voir. » Ils allèrent dans la boîte de réception. « Qu'un seul petit message, quel pauvre diable. Voyons un peu : Trésor de mon cul, je viens dans ta ville. Ils n'en revenaient pas. « Qui aurait pensé cela, Frankenstein a une amoureuse ! Elle arrive demain BennyBen ! A 2h30 à la gare. Oh, alors on vient aussi, ça on ne veut pas rater ! »

Ben se trouvait toujours raide comme un piquet à l'endroit où le bus avait démarré. Sa main prit cette fois autre chose de sa poche intérieure.

10

C'était le chien de Ben qui avait déjà tout compris. Car Couché – ils n'auraient pas pu inventer un nom plus approprié- avait une horloge interne. Quand Ben n'avait pas ouvert la porte à exactement 5h49, il commença à aboyer comme un possédé. « Couché, Couché ! » dit la mère de Ben. Mais dans son intérieur, elle aboyait tout aussi fort. Elle prit son gsm, comme le sheriff son colt. Chaque sonnerie lui traversait le cerveau d'une oreille à l'autre.

Elle vivait comme ça depuis déjà 17 ans. Sur le tranchant de la lame. Depuis qu'elle avait remarqué que leur bébé ne voulait pas parler et qu'il ne semblait pas réagir à tous leurs efforts acharnés pour créer un contact. Un bébé qui ne semblait pas se soucier de sa mère. Cela avait fait d'elle une femme triste, mais aussi une femme forte. Cela lui avait couté un mariage, mais pas sa vie, ni son espoir, ni son amour, même s'il allait désespérément en sens unique.

Le diagnostic final avait remis les choses à leur place, ne portait peut-être pas beaucoup d'espoir, mais avait quand-même donné une explication. Elle savait maintenant de façon certaine que Ben ne guérirait jamais. L'autisme était incurable. Cela sonnait dur, mais elle savait qu'on pouvait le rendre supportable. Tant que tout était bien réglé. Tant qu'il n'y avait pas de surprises. Tant qu'elle n'avait pas besoin d'utiliser son téléphone. Tant qu'il répondait en disant : « Ce n'est rien, m'man. Laisse ma tête tranquille. Je suis devant la porte. »

« C'est pas vrai ! Il reçoit aussi des appels ! » Ratzo tenait méchamment le téléphone dans les mains et regardait l'origine de l'appel. En grandes lettres il y avait marqué : MAISON. « Ouille ouille. Deux minutes en retard à la maison et maman est déjà inquiète. Petit Ben, petit bonhomme, tu n'es quand-même pas en mauvaise compagnie ! Ma petite boule... »

Ben fit un mouvement timide vers son gsm, mais Desmet tenait la chose derrière son dos. La sonnerie 'Mission Impossible' insistait de plus en plus, tandis que Bogeaert se mit à l'accompagner en chantant. « Tom tom tomtom tom tom...Allez mon cher. Et juste maintenant que tu as de la si bonne compagnie. »

« Que tu as pour une fois des amis en quelque sorte », ajouta Machodius de bonne humeur. « viens, on va faire un petit tour », et l'air faussement aimable, il tira le bras de Ben encore plus haut dans le dos. Une douleur criante dans l'épaule lui fit bouger les pieds. « Viens, mec. Tu ne dois pas faire obstacle. Nous ne sommes pas de mauvais gars. Au contraire, nous allons pour une fois te faire un petit cadeau, tu va voir. »

Du coin de l'œil Ben avait vu passer deux garçons de sa classe. Sa bouche s'ouvrit pour hurler, mais il n'en sortait rien.

« Ohé, les mecs ! » firent Machodius et Ratzo. « Nous allons montrer à Ben ce que c'est que la vraie vie. »

« Une œuvre de bienfaisance ! » ricana Bogaert. Les autres riaient en continuant à pédaler sur leur vélo.

Entretemps, la sonnerie était passée à celle de la boîte mail. Ben d'une voix hésitante : « Je... suis...Ben. Mais je ... ne suis... pas là. Fais...tes...courses. » Sa mère avait du mal à parler calmement, mais, puisque le petit Jonas était à côté d'elle, elle fit de son mieux pour ne pas laisser transparaître sa panique. « Ben,... mon garçon...Donne de tes nouvelles, OK ? Nous sommes assez inquiets ici. Et comme tu l'entend, pas moyen que Couché se couche. Où te trouves-tu, mon garçon ? Appelle-moi...Non tu sais quoi ? Je... viens te chercher. » Elle avait prononcé ces paroles, comme elles avaient jaillies dans sa tête. Deux secondes plus tard, elle avait agrippé le petit Jonas et avait mis Couché dans le coffre de la voiture. Comme dans une série policière de troisième classe, les pneus de sa Ford Fiesta blanche crissèrent au démarrage. Direction école. Rythme cardiaque 120. Ben l'avait vu en un éclair sur sa montre et les autres le virent aussi. « Oulala ! Megacool, mec ! Ca c'est une fameuse montre, je dis pas ! Avec mesure du rythme cardiaque et tout et tout. Alors, c'est quand-même vrai que tu es un

martien. » « Ou un robot ! »

« Ouille ouille, c'est possible ça ? Un rythme à 120, Il ne faut pas t'exciter comme ça, Ben. On te le dit déjà depuis six mois. C'est très mauvais pour la santé, tu vois. »

« Ici. S'asseoir dans le parc c'est bon pour se relaxer. Et tu sais quoi ? Nous avons peut-être aussi un petit médicament qui pourrait t'aider. Allez, ça ressemble plus à un petit bonbon. Une petite boule. »

Son regard passa un instant de l'un à l'autre. Oseraient-ils le faire ? Bien oui.

« Regarde, Ben, ceci, nous donnons à tous nos amis l'occasion d'y goûter une fois. Ce n'est qu'une petite pilule, mais crois nous, elle a un grand effet. C'est pour ça qu'ils la nomment Superman. Un être comme toi qui ne sait pas ce que c'est le plaisir. Eh bien, tu vas voir... »

Le gsm sonna pour la 4<sup>e</sup> fois. Mais Bogaert en avait visiblement assez de chanter Mission Impossible. Il se leva et d'un grand geste, comme ils lançaient aussi les grenades dans *Lethal Assault*, il fit voler la chose dans les buissons. « Au revoir, maman ! » riait-il. Ben avait entretemps réussi à avoir son arme dans les mains.

11

La lutte avait été très brève. C'était le danger des jeux internet. Tout réussissait dans le monde virtuel et les assaillants mourraient aussitôt en deux secondes, avec en plus 500 points bonus. Ici, tout c'était déroulé bien autrement. A peine avait-il sorti son arme de sa poche intérieure qu'il se mit à douter si un clou de trois pouces pouvait vraiment transpercer la peau, le cartilage et la chair de l'un ou l'autre organe sensible. Une seconde d'hésitation était sans aucun doute suffisante. En un deux trois, il était lui-même couché de tout son long sur le banc, avec la *Death cross* qui brillait au-dessus de sa gorge. « Ok, martien. Tu l'as cherché toi-même. Viens, dis-moi quelque chose. Répète : Moi, Ben, n'est...Rien ! » Quatre mains le tenaient coincé. Deux corps sur lui.

Un clou sur sa pomme d'Adam. « Je ne suis rien. Allez dis-le...Moi...Ben... »

Quand sa bouche s'ouvrit pour enfin laisser s'échapper ce cri qui gèlerait toute la ville, Ils ont planté un doigt dans sa gorge avec une brillante petite pilule rose marquée d'un smiley. « *Smile baby !* Voilà un peu de coca light pour rincer le tout. »

Ben n'avait même pas senti passer la pillule.

Ils étaient repartis aussi vite. « Si tu en veux encore, tu n'as qu'à venir. La première est gratuite. Pour les bons amis » avaient-ils encore dit en riant.

Ben s'était redressé le cœur au bout des lèvres et se mit à rechercher son gsm dans les buissons. Il s'enfonçait de plus en plus dans la végétation. Au moment où il y disparaissait, une Ford Fiesta blanche traversait le sentier du parc, avec à l'intérieur un garçonnet en larmes, un chien fou qui aboyait et une femme la bouche crispée de détermination.

La drogue fit alors son effet. Ben avait déjà l'expérience des calmants, des stimulants, des antidépresseurs et tout ce qu'ils ont déjà essayé sur lui. Mais ceci était autre chose. Une étrange sorte de légèreté semblait planer sur lui. Et il avait l'impression que tous

ses sens aspiraient à la liberté. La faim d'entendre, de voir, de goûter, de sentir, oui, même l'envie de prendre quelque chose ou quelqu'un en main, de caresser... d'embrasser... de flirter, de baiser. C'était nouveau. Ben avait toujours regardé des images, presque plus en tant que biologiste qu'en tant qu'homme, plus collectionneur qu'amant. Les plus grosses poitrines. Les positions les plus étranges. Les combinaisons les plus grasses. Pour la première fois de sa vie il se sentait vraiment excité. Chaleur, jouissance étaient des termes qu'il avait déjà entendus mais qu'il n'avait encore jamais pu se représenter.

Maintenant bien. Il voulait sa Barbie. Pas la poupée. Pas l'amie virtuelle, mais la vraie fille, le corps. Il voulait le toucher, la sentir, la goûter. Il voulait être pris au piège dans ses cheveux. Il voulait lécher sa peau. Il voulait mettre la sienne doucement contre sa peau. Et il voulait sentir son sexe dans le sien.

Elle était là soudainement devant lui. La Princesse Blanche ! Il embrassa son cou. Ouvrit sa blouse. Mordit doucement ses seins royaux, comme soulevés par un push-up naturel. Ses mains glissèrent vers ses aines, pendant qu'il souffla doucement sur ses aréoles.

Puis vint les rires. Incoercibles. Il s'entendait, comme si c'était quelqu'un d'autre. Et il s'entendait dire, si fort qu'il en était saisi et devait en rire encore plus fort : Stom et Jerry, Machodius et Ratz. Haha. Les plus chouettes trous du cul du monde. ! Merci Merci ! Embrassez mes couilles !! Je vous remercie ! Haha, enfin ! Enfin libre...content !! Haha. Libre et content !

C'était une drôle de scène pour les passants. Un garçon long comme un arbre, tout habillé de noir, jusqu'aux genoux dans les rhododendrons, légèrement penché vers l'avant et les yeux fermés, qui riait d'une sorte de rire qui n'en était pas un, plutôt l'aboiement d'une bête sauvage. Parfois il jurait comme un charretier, puis il se frottait le corps ou bien il tendait ses longues mains vers l'avant, l'air de caresser un fantôme.

12

A l'institut il avait dormi un petit temps à côté d'un garçon qui chaque matin hurlait de panique qu'une jambe se trouvait dans son lit. Chaque matin ils devaient essayer de le convaincre que c'était sa propre jambe gauche.

Ben se sentait comme ça aussi ce soir. Il y avait un corps dans son lit et quelque chose lui disait que s'était vraisemblablement le sien. Mais c'était un corps dont il ne voulait plus faire partie. Qu'il aimerait mieux flanquer hors du lit. Hors de cette chambre. Hors de cette planète.

Pouvoir se rejeter soi-même, s'annuler. Ce n'était rien de perdre la guerre, pourvu que la guerre soit finie. Il s'entendait répéter depuis un bon bout de temps. « Moi Ben...Je ne suis pas....Je ne suis pas. Je ne suis rien pas rien. Je en suis pas rien...Je ne suis pas... »

La lumière curieuse du soleil, qui se glissait habilement le long des rideaux, découpait le noir de la chambre pour contempler le ravage. Toute la ville en maquette se trouvait

dans un état comme si un tapis grondant était tombé dessus. Tous les avions, les fusées et terrains d'atterrissage étaient détruits, comme si des bombardements 'chirurgicaux' les avaient touchés un à un. Les trains et les rails n'avaient pas non plus survécus à l'attaque. La dévastation de ce petit monde était totale.

Ben était déjà en train de le regarder depuis un moment. Le corps plus immobile qu'un cadavre. A l'intérieur il se sentait tout comme sa chambre. Brisé jusque dans les moindres recoins. Irréparable. Inutile.

Comment il est arrivé ici, il ne le savait plus. N'avait rien compté. Rien retenu. Ce dont il se souvint, c'était l'extase, très courte. L'éclair soudain de la lumière. Comme s'il avait appris à rire avec une petite pilule marquée d'un smiley. Subitement guéri. Du coup il pouvait ressentir, parler comme les meilleurs, être heureux. Combien de temps cela avait duré ? Il ne savait plus. Mais bien qu'il avait vu sa mère et son petit frère dans le parc. Et qu'il les avait tous les deux embrassés, de longues minutes, tous les trois en larmes de joie et un chien dansant autour d'eux.

Il avait léché son chien, embrassé sa mère, pris son petit frère sur les genoux dans la voiture. Avait dit qu'il ne devait plus avoir peur de rien. Plus jamais. Que le grand frère était guéri pour du bon grâce à un nouveau, merveilleux médicament. Puis ils ont ris aux éclats sur la banquette arrière. Jamais arrivé.

Mais après, l'angoisse l'a à nouveau pris par la peau du cou, comme un enfant qui s'était échappé un court moment. Même le petit Jonas a vu les yeux de son grand frère se briser à nouveau et les volets redescendre.

Alors tout est revenu à grande vitesse. Encore plus fort et laid que jamais car le rêve s'est vite effrité. Tout comme le miroir de la salle de bain, dans lequel il a donné un coup de poing après s'y être vu. Et perçu. Et avait compris qu'il était toujours le même.

Il y a eu du sang. Sur le sol de la salle de bain où il avait rit, puis juré, puis fulminé, puis vociféré. Son père était entré avec la figure d'un homme auquel on donne le dernier repas avant l'exécution. Un masque tordu de pitié, mort de fatigue de sa compassion infructueuse.

Ils l'avaient emmené dans sa chambre, comme ils le faisaient dans le temps, et allumé la musique. Assourdissante. Pendant que les mots les plus dégoûtants, les injures les plus obscènes jaillirent de la bouche comme des confettis. Comme cela se passait si souvent dans le temps : « *Motherfuckers ! bleeding assholes ! matherfucking shit !..* »

Alors que de ses pieds nus il envoyait tout son univers de maquettes au diable.

Son père avait emmené Jonas chez lui. Sa mère et lui avaient ensemble 'laissé le démon se débattre' comme souvent dans le passé. La folie se dissipait lentement au lever du soleil, avec le chant des oiseaux.

Maintenant le diable était calmé. Son corps était épuisé dans le lit de Ben et portait encore toujours ces habits noirs. Mais le diable était donc encore en vie. Il n'y avait plus aucun doute à cela. Le plan devait plus que jamais être exécuté. Le diable devait mourir. Il...devait mourir.

13

Rythme cardiaque à peine 55. Ben était resté couché sans bouger depuis une heure ou deux. Il n'y avait que ses pupilles et sa bouche qui semblaient encore pouvoir bouger. La sorte de drogue qu'ils lui avaient enfoncée dans le gosier avait cet effet dévastateur. Elle paralysait à moitié toutes les connections nerveuses, de telle sorte qu'un corps restait parfois durant 10 heures toutes les aiguilles dans le rouge comme une machine qui s'était emballée. Parfois les dégâts étaient moins importants. Souvent incalculables, même si on ne s'en rendait pas directement compte. « C'est voler haut », avait dit quelqu'un à l'école en parlant d'ecstasy et apparentés. « Mais c'est aussi retomber durement ... »

Ce corps allongé au milieu de ce monde dévasté était tout aussi brisé. Il vit le papier sur sa table de nuit où il était inscrit en grandes lettres : JE SUIS A COTE. MAMAN.

« Moi aussi », murmurait-il. « Je suis aussi à côté. Toute la vie durant. »

Tels les survivants d'une attaque atomique qui ressortent un à un de l'abri, les souvenirs des événements de la veille lui revinrent. Lentement et dénaturés. Tout à coup il se rendit compte qu'il n'avait finalement pas retrouvé son gsm. Sur lequel elle lui envoyait des messages. Sa ligne de vie était coupée en deux !

Il se redressa brutalement comme les cadavres sans vie dans les films de vampires, qui soudainement, sous un 'crac' prennent la position assise.

14h26 à la gare

Veux voir mon héros sur le quai.

C'est bien ce qui y était marqué ? Ou l'avait-il imaginé ?

Elle y serait à 2 h et demi ! Cela lui était tombé dans le cerveau comme un colis alimentaire dans une région sinistrée. « *Fuck...fuck fuck fuck. Shit...* » Ben avait remarqué qu'il était de nouveau en train de jurer dans sa bouche, mais ne réussit plus à passer aux petites rimes de sa jeunesse qu'on lui avait apprises avec tant de patience. Rythme 95. Il savait ce qui lui restait à faire. Pour commencer, il devait prendre un bus qu'il n'avait encore jamais pris. Celui de 13h55. le tremblement de terre eut encore une bonne réplique quand il se souvint brutalement qu'il n'était pas le seule à savoir qu'elle serait là. Avaient-ils vraiment lu ce sms ? Ces deux porcs iraient-ils vraiment aussi loin pour venir bousiller ceci aussi ?

S'il n'y avait pas eu les heures de *Lethal Assault*, il n'aurait jamais osé sortir de la maison. Mais au lieu de démarrer le programme juste après le lever –comme d'habitude- il essayait de se recharger lui-même comme le soldat musclé de la fin du jeu qui devait aussi délivrer une Princesse Blanche de sa geôle, harcelée par un monstre ou deux.

Il avait toujours bien aimé ce jeu, car c'était mieux qu'un bête *shoot-em-up*, le énième petit jeu vidéo débile, où en tant que Rambo de troisième classe il fallait uniquement tirer, cogner et frapper. Ici, il y avait principalement de la stratégie. Pour réfléchir, prévoir ce que l'adversaire allait faire et essayer de se préparer à l'inattendu, quelque chose qui

lui était très difficile dans la vraie vie. Certainement aujourd'hui, avec une cervelle qui s'ouvre et se referme, des jambes comme faites de caoutchouc liquide et une cage thoracique vidée chirurgicalement.

Il fallait réfléchir. Mais rien que pour continuer à respirer, il devait déjà le plus souvent y penser. C'est de la sorte qu'il allait dans la vie. Pour chaque pied mis devant l'autre, pour chaque cuiller vers la bouche, un effort mental était nécessaire, un acte de volonté. Mais *so far so good*. Il avait rincé le sang coagulé sur son corps et s'était habillé dans un minimum de temps, sans réveiller sa mère qui après une nuit de veille était aussi dans un demi coma. Jonas n'était pas là et Couché agitait tranquillement la queue, sachant que c'était le weekend, les deux jours où son maître était à la maison et qui allait le promener à une heure bien fixe. Cette thérapie s'était avérée très salutaire. Ben était tout pour le chien. Pour Ben, Couché était un chien, mais il se sentait parfois mieux avec les chiens qu'avec les hommes.

Le petit mot qu'il avait laissé sur la table de cuisine crasseuse était court et vague, comme tous ses messages : DOIS PARTIR. PAS PEUR !

Il savait que le chien allait hurler comme un homard dans l'eau bouillante au moment où la porte se refermerait devant son museau. Sur ce point, les chiens étaient relativement proches des autistes, ou demi- autistes, ou ce que Ben pouvait être. Pour eux aussi c'était une catastrophe insurmontable quand la promenade hebdomadaire soudainement tombait à l'eau.

Le diagnostic final de Ben lui paraissait maintenant bien plus clair. Couché pouvait hurler jusqu'à son retour, de même, Ben se voyait encore crier et pleurer de manière incoercible parce qu'un dimanche matin son père ne l'avait pas emmené chez le boulanger.

Il poussa le chien à l'intérieur. Au moment où le chien se mit à hurler, Ben devait se retenir pour ne pas faire la même chose de l'autre côté de la porte. Qu'était-il mi homme, mi bête ?

Elle ne pouvait en aucune manière faire partie du plan. Pourtant, il devait voir Barbie encore une fois. Pour la première fois. Pour la dernière fois.

14

Treize poteaux de lampadaires à gauche, traverser sur 8 lignes, 15 poteaux à droite. 7 lignes. Encore 16 poteaux du côté droit. Voilà l'arrêt du bus.

13h55. Le bus était à temps. C'était bien. C'était sûr. Après, tout était de l'incertitude. Certainement aujourd'hui.

Il savait qu'il allait la reconnaître. Il la reconnaîtrait, même s'il n'avait jamais vu une photo d'elle, jamais une description... Même s'ils n'avaient jamais connu leurs existences, même si elle n'existerait pas. Il la sentirait, tout chien qu'il était.

Mais elle ? Comment réagirait-elle ? Elle savait qu'il était grand et qu'il portait toujours une casquette de baseball, mais il n'avait jamais envoyé de photo par courriel. Elle avait dit qu'elle trouvait ce mystère poignant :

« Pour moi tu restes de toute manière un hit, une tronche de Keanu Reeves avec le corps de Brad Pitt ! »

Il regarda un instant ses longs bras pâles qui sortaient de son T-shirt. Quelqu'un pourrait tomber de sa chaise.

Mais le fait qu'elle ne le reconnaît pas, était le seul joker qu'il avait encore dans sa poche arrière. Dans le bus, comme dans *Lethal Assault*, il s'obligeait à élaborer une stratégie. Bien qu'il y avait peu de chances que ses deux démons passent leur samedi après-midi ici pour leur coup final, il ne voulait quand-même pas prendre le risque de se faire humilier devant les yeux de cette fille, comme ils l'avaient déjà fait des centaines de fois.

L'avantage tactique était qu'ils connaissaient Barbie encore moins bien que lui et qu'ils n'avaient aucune cible tant qu'il n'était pas dans le voisinage. Le problème demeurait que, à cause de la perte de son gsm, toute communication était devenue momentanément impossible. C'est ce qu'on a avec ces babioles.

Sa stratégie devait être celle de la terre brûlée : rester invisible. Certainement pour Bogart et Desmet, s'ils étaient en train d'épier quelque part. Hélas donc aussi pour elle. Au moment où elle viendrait vers lui, la kermesse pouvait commencer et il ne serait plus en sureté nulle part. Rythme 95. Aucune idée de ce qu'il pourrait faire si les deux venaient aussi embêter Barbie.

Il sauta du bus un arrêt avant la gare. Pour se faire complètement méconnaissable, il enleva –non sans peine- sa casquette et mit les lunettes solaires qu'il avait chipées en vitesse à la maison dans le sac à main de sa mère. Une contrefaçon Chanel. Cela n'avait aucune allure, mais c'était sans importance.

La gare était comme toujours et comme toutes les gares de toutes les villes. Un endroit aplati, une cicatrice dans la ville. Où rien ne pousse. Personne n'y vient si ce n'est pas nécessaire et tout le monde en sort le plus vite possible. Du béton gris grimaçant, où même le jour d'été le plus chaud, un courant d'air mortel coupait au travers des vêtements. Partout où il y avait beaucoup de monde, il ne se sentait pas bien, certainement pas sans baladeur. Tous ces gens qui paraissaient savoir infailliblement où ils allaient... Comme les fourmis dans une colonie...

La manière dont Ben s'était glissé à l'intérieur le long des murs, avait caché son corps maladroit derrière des aubettes, des poubelles et des panneaux indicateurs, ressemblait à une mauvaise comédie française.

Comme si un projecteur avait été allumé dans le ciel : elle était là ! De l'autre côté du kiosque à journaux. Entre les modèles de *Feeling*, de *Elle* et de *Marie Claire* , mais aucune d'entre elles ne pouvait rivaliser avec Barbie.

Car c'est ce qu'elle était : apparue ! Comme la vierge à Lourdes. La fille qui était calmement en train de regarder un monde auquel elle ne semblait même pas appartenir, avait l'aspect de la photo-robot vivante de toutes les images mentales qu'il s'était fait d'elle. Il avait étudié pendant des journées entières la photo qu'elle lui avait envoyée par

courriel, mais cette image était tellement autre, tellement mieux. C'était comme si quelqu'un avait fait un hologramme de ses rêves et l'avait flanqué là, en 3D, au milieu de la grisaille du hall de gare. Une étincelante, lumineuse réclame pour la vie. Une bouée lumineuse que lui seul pouvait voir. Du coup, il est allé se planquer dans la cabine des photos d'identité.

Elle retira un paquet de cigarettes de son sac à dos qui se trouvait entre ses pieds, et la manière dont elle en alluma une, trahissait son impatience grandissante. Elle regardait le gsm qu'elle tenait mollement dans la main, poussa vraisemblablement sur dial et le mit à l'oreille. Ses yeux clairs, entourés d'un subtil cadre de mascara scannaient le hall de gare pendant ce temps. Un jour elle avait du lui promettre de ne lui téléphoner sous aucun prétexte.

« Parcourons ensemble la vie comme des sourds-muets pour que la magie demeure » avait-il écrit. Naturellement cela avait plus à voir avec le fait qu'il savait à peine exprimer quelque chose.

Elle fumait comme une star de cinéma. De son absurde poste d'observation, entre les rideaux de la cage à photos, il suivait sa petite main qui gracieusement faisait tourner la baguette magique fumante pour ensorceler l'environnement. A chaque fois qu'elle mit la cigarette entre ses lèvres, puis les retroussaient, comme pour donner un baiser, tout en soufflant une fusée de fumée bleue, ses pupilles s'agrandirent. Comme les indiens de Colomb qui ont vu pour la première fois sortir de la fumée d'une bouche humaine. Tout cela le surprenait. Voir Barbie et sentir qu'il savait quand-même ressentir quelque chose. Cela le rendait à la fois heureux et triste comme un chien. Même Barbie ne pouvait plus le retenir maintenant. Il était trop éloigné pour cela. Même d'elle. 17 mètres infranchissables et plus encore.

15

Les femmes sont différentes des hommes. Quand elles ont pris une décision, elles l'exécutent, sans hésiter, sans zigzaguer, sans faire trainer les choses. Elle pulvérisa énergiquement sa cigarette, le mollet tendu, sous la semelle de sa ballerine rouge. Puis elle tourna les talons et Ben la vit regagner le quai sans une once d'hésitation. Assez attendu.

« Monsieur, en avez-vous encore pour longtemps ? » Une grand-mère avec un petit-fils pleurnichant était venue le déloger de sa cachette. Le petit voulait urgemment une photo. Soudainement, tout alla très vite. Avant de s'en rendre compte, il avait dévalé l'escalator et se trouvait dans le train où elle venait de monter. Il n'avait même pas regardé dans quelle direction il allait. Rythme 105. Sans dire un mot, il alla s'asseoir à côté d'elle.

Elle fixait le yeux vers l'extérieur comme si elle obéissait à une loi non écrite pour les belles filles blondes qui disait qu'elles ne pouvaient pas visiblement porter attention à tout ce qui bougeait à côté d'elles. Ben avait difficile à contrôler sa respiration. Son balancement d'avant en arrière avait aussi du mal à s'arrêter pendant que sa tête

tournait avec angoisse de gauche à droite pour s'assurer que ses deux attaquants n'étaient pas dans les environs. Avec ses cheveux noirs non peignés il ressemblait à un rat peureux.

Le soupir des portes qui se refermaient le fit enfin respirer. Le train se mit en route doucement en route en se traînant. Sous la cadence calmante des rails, son cœur ralentit lentement.

Qu'elle ne lui avait pas encore accordé un quart de regard, ce n'était pas tellement important pour lui. Son odeur lui suffisait. Il s'y laissait glisser comme dans un bain à bulles et l'aspirait, comme elle sa cigarette il y a un instant : l'odeur d'une saison qui devait encore être inventée, dans un continent qui devait encore être découvert, mais qu'il savait renifler à des kilomètres de la côte.

Son cou blanc tourné vers lui elle voyait un paysage en rêve. Et il s'imaginait comment ses lèvres pourraient s'y planter. Comme un drapeau. Le drapeau de sa délivrance, de sa révolution.

Derrière des lunettes de soleil on peut reluquer tout ce qu'on veut. Ainsi, ses yeux se mirent en route pour une expédition détaillée qui le menait des collines reluisantes de ses épaules nues vers la vallée discrète de ses seins ronds qui disparaissaient rapidement sous un t-shirt ample. Par ci par là une tache de beauté montrait le chemin. Tout le reste était au moins aussi magique. Sa peau qui paraissait plus lisse que l'eau. Ses avant-bras, plus doux que l'air chaud. Ses petites mains délicates, tels deux minous languissants qui jouaient ensemble. Et lui, il imaginait la sensation d'être caressé par ces mains. De sentir ces mains dans la nuque. Ces dix doigts doux dans le dos... Il aurait bien aimé flirter avec Barbie dans cette chaleur bienfaisante qui rayonnait de son corps. Finalement sans lui marcher sur les pieds, morceau d'épave désespérée et impuissante qu'il était. C'était parfait. C'était assez.

« Avis aux voyageurs. Vous êtes dans l'express en direction de Cologne et d'Aix-la-Chapelle. Nous arrivons bientôt à Bruxelles. Le train s'arrête à Bruxelles-Midi, Gare Centrale, Bruxelles... » Du coup, il entendit comment au travers de l'avis, ils étaient en train de se parler. En lui ? A lui ?

« Avis aux voyageurs » dit-elle doucement, comme si c'était un poème.

« Ne montez jamais dans le train sans votre valise de rêves.

Alors vous trouverez dans chaque ville un logis confortable.

Restez calme et patient devant la fenêtre ouverte :

Vous êtes un voyageur et personne ne connaît votre nom... »

« Bien, Zorro, » dit-elle soudainement plus fort, mais sans quitter le paysage des yeux. « J'ai l'impression qu'il y a du noir dans la couleur de ta vie. Il n'y a qu'à ces lunettes que je ferais quelque chose, car cela me semble être un modèle plutôt féminin. Un modèle féminin contrefait en plus... »

Ben était un peu comme ces personnages de dessins animés qui recevaient un marteau de forgeron sur le crâne, et qui réfléchissaient un instant avant de tomber en mille

morceaux. En général, il n'était pas des plus rapides pour parler, mais maintenant il était complètement fermé.

« Et moi qui pensait que tu étais toujours à l'heure » continua-t-elle posément, comme s'ils se connaissaient déjà depuis des années. Ben ferma les yeux. A ce moment elle tourna lentement la tête et dit en souriant. « Allez, retire ces lunettes stupides » et lentement, comme dans un rituel religieux elle retira le faux modèle Chanel de deuxième classe de son nez.

Elle se saisit un rien du regard qui apparut. Le regard d'un animal blessé qui priait pour qu'on l'abatte. « Ouille ouille, trésor, qu'est ce qui ne va pas chez toi ? » Ben se balançait à nouveau intensément. Ses yeux s'abaissèrent tellement qu'on aurait dit que son regard voulait se cacher en-dessous du banc.

« Viens, Zorro mon gars. J'ai l'impression que tu ne vas pas bien. Mais c'est pour cela que je suis spécialement venue. C'est l'émancipation, tu sais. Les héros peuvent maintenant se faire sauver par des princesses, au lieu de toujours le contraire. Ce n'est depuis longtemps plus un problème. » Elle avait un sourire irréel, comme une fée d'un conte, mais cela rendait les choses encore plus difficiles.

Ben pensait au marin qui lui avait expliqué un jour pourquoi les marins n'apprenaient pas à nager. Parce que, une fois par-dessus bord, il était inutile de prolonger la souffrance. « Ce n'est...rien », chuchota-t-il. « Je suis si content... que j'ai pu...vivre ça...vivre toi. »

Entretemps, le train était arrivé dans la ville qui avait l'air aussi écartelée et renfermée que lui. Avec grande difficulté, ses yeux remontèrent vers ses mollets. Puis vers ses hanches, son ventre, ses seins, sa bouche pour arriver un court moment à ses yeux d'un bleu-vert éclatants. « Tu ne dois pas t'occuper de moi. Je n'ai pas de valise. Je n'ai pas de rêves. Je ne suis... rien. » Et puis, comme si le sifflement du machiniste l'avait tiré d'un profond rêve, il se rua hors du train.

Avec la porte qui se referma derrière lui, tout se referma. Comme la trappe dans *Lethal Assault*. Derrière' il n'y avait plus que *Dungeon*. Un endroit où on ne ressortait jamais. Sa dernière petite portion de vie se trouvait dans le train qui repartait. Il était prêt pour un autre voyage. Il était prêt pour un meurtre. Sur lui-même.

16

Il avait lu un jour que se supprimer soi-même était le meurtre le plus difficile qu'un homme puisse commettre. Mais ici, sur ce quai, cela paraissait la chose la plus facile au monde. Premièrement, il ne fallait pas chercher sa victime bien loin. Secundo, il n'y avait pas besoin d'arme. Les trains qui arrivaient à grande vitesse dans la gare ressemblaient bien à des balles gigantesques, qui ne pouvaient rater leur cible, ni leur marche mortelle. Les trains avaient quelque chose de majestueux, de dramatique, d'inévitable. Pas étonnant que ceux qui voulaient se suicider choisissaient le rail. Il ne fallait même pas le faire soi-même. Le train l'avait fait. « Quel était son motif ? Une locomotive ! » Ben était étonné qu'il puisse rester aussi serein en cherchant le meilleur endroit pour

faire le saut dans le noir. Le saut de la délivrance. Il avait écrit d'innombrables scénarios dans sa tête. D'innombrables plans pour son plan. Aujourd'hui cela paraissait si simple. Si inéluctable. Si inévitable. Cela devait simplement arriver maintenant. Avant qu'un assistant social l'attende à la maison. Et un nouveau thérapeute et un psychiatre et une cure et un institut...

Il pensait à son chien, à Jonas, à sa mère, à son père et sa nouvelle amie... à l'Os, à Coppola, à Barbie... Mais que à ce moment il pouvait y penser aussi calmement, ce n'était pas normal. Il en avait assez de ne pas être normal.

Ben se mit à l'endroit qui lui paraissait le plus propice. A l'avant, au bout du quai. Le train qui y arrivait ne semblait pas avoir l'envie de freiner trop fort. C'était donc réglé. Celui-là donc ? Ou bien le suivant ? Au moment où Ben voulut faire un pas en arrière pour prendre quand-même le suivant, de prolonger encore cinq minutes son existence terrestre, il sentit quelque chose comme deux mains le propulser vers l'avant. D'abord relativement doucement, puis vint le coup. Le coup dans le dos qui l'avait envoyé en avant.

Il y eut d'abord un élancement douloureux quand son os nasal se brisa sur la transverse en béton. Puis une décharge d'adrénaline quand il sentit au déplacement d'air que le train passait à quelques centimètres de lui, les roues bloquées et hurlantes avec de méchantes étincelles qui lui aspergeaient le visage.

Vibrant et mugissant, le train avait trouvé son immobilité devant ses yeux agars. Si c'est ça l'au-delà, ça ressemble vachement à Bruxelles-Midi, quai 12. Non, en fait 13 ! L'élan trop rapide et le coup trop fort dans son dos ne l'avaient pas fait atterrir sur la voie, mais un cran plus loin. La montre à son poignet tremblotant indiquait : Rythme 145. C'était comme si la vague d'adrénaline avait rincé toute la crasse qui s'était accumulée ses derniers jours dans les circuits de son cerveau et qui maintenant s'écoulait de son nez en un fleuve de sang écarlate. Il était vivant'

« Mon garçon, quand-même. Tu arrives en retard, tu sautes trop loin... Tu dois vraiment améliorer ton timing. » La voix riante venait de l'autre quai. Sa tête se leva lentement. Il en avait assez de tous ces souliers et de tous ces mollets qui se trouvaient au-dessus de lui. « Barbie ? »

Les passagers qui étaient tombés l'un sur l'autre par la brutale manœuvre de freinage, collèrent leur nez contre la vitre pour ne rien rater de la sensation. Mais au lieu de voir un corps déchiqueté, ils ne virent qu'un garçon qui saignait abondamment du nez. Aussi sur le quai, des gens avançaient en hésitant vers lui.

« Viens Zorro, mon garçon », disait-elle en riant. « Il est temps pour ton grand truc de disparition. L'express d'Amsterdam arrive à ce quai dans deux minutes. Et je crois que tu aimerais peut-être aussi mieux le rater. » Ben tâta le train qu'il n'avait pas raté pour sentir s'il était bien réel, puis il tituba jusqu'à l'autre côté, où Barbie lui tendait de chaudes mains pour l'aider. Ben se hissa vers le haut sous le regard étonné des spectateurs. Et puis il sentit ses lèvres douces sur son nez cassé. Parce qu'elle était

relativement petite, il devait se pencher pour cela. Elle lui prit le bras et demanda : « Et ? Il paraît que dans ces moments-là on revoit le film de sa vie ? As-tu vu quelque chose ? »

Ben la regardait hébété. Maintenant qu'ils étaient sur l'escalator, elle une marche plus haute que lui, leurs visages furent proches pour la première fois. « Mai qui ? Qui ? Qui... » bredouillait-il.

Elle lui prit la tête tendrement entre les mains. « Qui t'as donné ce coup ? Moi, naturellement, nigaud, grimaça-t-elle. Qui d'autre ? »

17

« Qui savait que tu allais faire quelque chose d'aussi ridicule », dit-elle sérieusement derrière son Orangina, la paille dans le coin de sa bouche. « Je l'avais déjà senti venir. C'est pour ça que je suis venue. Et visiblement bien à temps. Comment peux-tu, au nom de Dieu, faire quelque chose d'aussi con que de vouloir te jeter sous un train, te débarrasser de toi, de renoncer à toi ? »

Jusqu'à présent, Ben ne l'avait vu que sourire, mais à présent elle semblait bien se fâcher. « Le suicide, mec, c'est quand-même vraiment quelque chose pour les *losers* ! C'est si facile, si lâche ! Lâche ! Pour toi-même et pour tous les autres que tu laisses dans la misère avec tous les pots cassés. »

« J'ai maintenant juste l'impression que j'aurais fait plaisir à tout le monde d'être débarrassé de moi », voulait dire Ben. Mais il regardait simplement vers le bas et enfouissait son visage encore plus profondément dans le mouchoir ensanglanté remplis de glaçons qu'il tenait sur son nez.

Barbie rugissait encore : « Il n'existe pas de pire crapule que la mort. Et celui qui est de connivence et qui complotte avec elle, est un collaborateur, voilà comment je le vois, Ben... Tu croyais sans doute que je ne savais pas encore comment tu t'appelle vraiment ? »

Ben souleva à peine le regard.

« C'est simplement tricher, mon garçon ! Et je sais que tu ne dois pas décider d'être un *loser* parce que tu penses cela de toi. Mais réfléchis à deux fois comment tu pourrais quand même gagner avant de t'avouer perdant ! Nom de Dieu, tu dois être un peu plus créatif que de te jeter bêtement devant l'omnibus d'Avelgem. »

Ben les avait déjà vu défiler sur toutes les coutures, tous les théra - et autres ...peutes. Tous les accompagnateurs, guides, assistants sociaux et suicidaires. Ils étaient tous de bonnes personnes, qui voulaient du bien, mais qui ne faisaient que répéter la leçon qu'on leur avait apprise : « Laissez faire ce garçon. Ne lui faites pas la leçon. Et surtout ne pas faire de sermon pour expliquer à quel point la vie est belle... » Il avait passé des heures avec ces gens qui le regardaient avec une amicale compréhension. « Dis le, mon garçon. Que ça sorte pour une fois, Ben. » Tandis qu'il s'était tu pendant autant d'heures. C'est peut-être ce qu'il avait besoin : quelqu'un qui sans grandes théories ni stratégies se faisait du mauvais sang pour lui et qui y mettait toute la charge.

« Tu sais pourquoi je me fâche tellement contre ta prouesse idiote pour arranger les choses ? Je vais te le raconter... mon frère... mon grand frère est mort l'an dernier du cancer. Cancer du foie. Il a attrapé cela il y a trois ans. «Gekregen (reçu) », comme ils disent. Comme si s'était un petit cadeau. Durant deux longues années il s'est battu, a prié, crié, hurler pour ne pas devoir mourir. Tous les soirs nous devions le tenir et le caresser pour qu'il s'endorme, dans son pyjama qui devenait de plus en plus large. Toujours répéter qui tout irait bien, que tout rentrerait dans l'ordre. Après la chimiothérapie suivante, après l'opération suivante... Jusqu'au moment où il s'est rendu compte que c'était un mensonge pathétique. Puis il gémissait chaque nuit de plus en plus fort : « Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas être mort ! Je veux vivre ! » Et il est mort en disant ces derniers mots. Dans mes bras. Avec tellement d'angoisse dans les yeux, que maintenant je n'ai plus peur de rien dans la vie. Et je cherche une solution. La solution que je n'ai pas pu trouver pour lui. Mon frère a imploré pendant trois ans pour pouvoir vivre. Et toi, tu voudrais la jeter à la poubelle, parce que tu es trop fainéant que pour en chercher une de solution. Pour trouver un plan un plan un peu plus ingénieux, plus créatif.

C'était propre à ben de réagir assez étrangement aux choses. « Dieu sourit et choisit son heure », dit-il en rêvant. « Tu adores aussi boire de l'Orangina ? »

18

Il l'a fait six jours plus tard.

Ce n'était pas un enterrement, mais une crémation. Non pas dans une église, mais dans un funérarium comme ils disent. Ce nom avait évoqué à Ben une aire de lancement de fusées, et il avait trouvé que c'était une bonne pensée.

Jonas était amarré sur les genoux de sa mère. Le visage enterré dans sa blouse, car il refusait de regarder le drôle de pot où devait se trouver son frère. La photo de Ben se trouvait à côté. Tout le monde pouvait quand-même voir qu'un si grand frère ne pouvait rentrer dans un aussi petit pot. Quand ils ont parlé de crémation, il n'avait rien compris. Qu'est-ce que cela avait à voir avec des crèmes glacées ?

Au premier rang, une chaise vide plus loin, se trouvait le père de Ben. A côté de lui, son amie, qui avait l'air d'avoir avalé un œuf pourri. Plus loin, le directeur qui trifouillait encore un peu au speech le plus difficile de sa vie et à son costume. Sa femme lui avait encore dit : « N'oublie pas qu'il y a des gens de la presse qui vont arriver. Ferme ton veston avant de commencer. Et fait en sorte que tu sois bien assis. Pas comme la dernière fois comme au Rotary. »

Dr Hmm était en train de regarder la pointe de ses souliers comme s'ils l'avaient démis de sa pratique médicale. Tous les profs de Ben y étaient aussi. Comme des vétérans d'un guerre qu'ils avaient perdue ensemble. Ils se regardèrent de temps en temps désespérés et se serrèrent maladroitement la main. Dans un petit coin, le grand corps froissé de l'Os était en train de suer sur une petite chaise. Il partageait son unique petit mouchoir en papier entre le nez et le front, de sorte qu'il étalait autant de transpiration

sur le visage que de larmes et de morve sur la caboche.

La classe de Ben était présente au grand complet. Eh oui, au dernier rang, il y avait aussi Bogaert de Desmet, plus tranquilles et pâles que jamais, comme deux footballeurs qui avait reçu une carte rouge et qui dépités devaient battre en retraite vers les douches, moins tourmentés par l'infraction que par les conséquences possibles.

Le directeur avait pris la parole pour assurer à la famille sa 'participation' à leur douleur. Comme s'il s'agissait d'une entreprise qui rentre en bourse.

« Le suicide est une maladie devant laquelle on est parfois impuissant », avait-il dit.

« On peut prescrire autant de médicaments qu'on veut et essayer autant de traitements. Nous savions tous que Ben ne l'avait pas facile. Il avait aussi choisi courageusement le chemin le plus difficile : une vie dans une école normale, et non dans un enseignement spécial. Peut-être nous rendons-nous compte maintenant, trop tard, que son handicap, si je peux l'appeler comme ça, pouvait être plus grand que nous le pensions. Le problème avec l'autisme c'est que nous en tant qu'enseignants, en tant qu'école, en tant qu'élèves, en tant que famille avons peu d'emprise sur lui. Parce que simplement nous ne pouvons pas établir de communication... et que nous ne pourront plus jamais en établir une. »

Que Ben puisse souffrir d'autisme, il n'y avait que les titulaires de classe qui étaient mis au courant. Mais maintenant c'était même répandu dans les journaux.

Le directeur descendit de la tribune, content de s'être débarrassé diplomatiquement et sans lapsus de sa lourde tâche. Au moment où la musique funèbre obligatoire devait commencer, un petit garçon alla vers l'avant. C'était Coppola.

« Ben », dit Coppola d'une voix à peine audible, aussi parce que le micro était bien trop haut et qu'il était trop nerveux pour le rabaisser. « Ben m'a demandé de vous lire une lettre... sa dernière lettre. » Un séisme c'était abattu sur l'auditoire. Jusqu'à présent, personne n'avait entendu parler d'une lettre d'adieu. « C'est, c'est... une sorte de poème » bégayait Coppola, « ... nous savons tous que Ben aimait bien les rimes...

Dans une guerre

Ils peuvent encore

Accuser l'ennemi

De la perte d'une jeune vie.

Je me suis fait tuer par moi-même,

Mais peut-être aussi par les autres

Qui veulent vous changer

Dans leur égo insipide

Amis, ennemis

Mon combat est en grève

Les uns on fait ma vie

## Les autres ont fait ma mort

Je l'ai toujours entendu affirmer :

A la fin, tu vois passer le film de ta vie

La plus grande partie était plus ennuyeuse que de regarder pousser l'herbe ;

Mais ici, il y a quelques scènes qui pourraient vous passionner... »

Non sans hésitation, Coppola leva la tête. Quelqu'un poussa sur le bouton du vidéoprojecteur et tel un canon laser de *lethal Assault*, un fin faisceau lumineux parcourut la salle pour atteindre un petit panneau au-dessus du calice à cendres.

Tout était parfaitement préparé et tout se passa comme il se devait. Un court moment, personne ne savait ce qui se passait, mais les images étaient parlantes.

Ce qu'ils vouaient, c'était un local de classe : la classe de Ben. Deux garçons étaient en train de tirer son pantalon vers le bas, pendant que les autres se marraient. Ben était là, en close-up. La panique dans les yeux. L'humiliation autour de la bouche.

Jusque à présent, cela avait été un enterrement, douloureux et frustrant comme les autres. Mais soudain, c'était comme si l'âme du défunt était revenue pour remettre les choses en place, pour cueillir le fruit amer de son acte désespéré. La mère de Ben, qui avait tenu bon pendant tout ce temps, sentait son corps se rétrécir jusque dans l'utérus. Coppola n'était pas peu fier, car c'était certainement la première fois qu'un de ses films avait un si large public et vu les circonstances, il trouvait qu'il ne l'avait pas trop mal filmé. Même le son avait une qualité acceptable. Rien n'y manquait : « Dis maintenant pour une fois : Est-ce vrai que sur Mars ils ont tous deux bittes ? *You want fuckie fucky, marsman ? Or you want sucky sucky ?* » Les deux qui se regardèrent sur le champ, pâlirent sous le feu nourri des regards qui se tournèrent un à un vers eux. Telle une avalanche de reproches.

Coppola se souvenait parfaitement de tout. Mais pour épargner son ami de l'image où il avait le pantalon à hauteur des genoux, il avait dès lors, filmé les spectateurs. Ceux qui riaient. Ceux qui jubilaient. Ceux qui un peu gênés regardaient ailleurs. Ceux qui auraient bien voulu, mais qui ne disaient rien, ne faisaient rien. Coppola les vit tous battus par la main de Dieu. Il le voyait aussi comme une petite revanche. Car il avait été suffisamment dans la même situation. Il avait lu un jour que la caméra était l'arme la plus puissante du monde.

Il avait ralenti les dernières images qu'il avait mises en boucle de sorte qu'elles se répétaient sans cesse. Il continua d'une voix prête à se casser : « Ce sont les dernières choses que Ben a écrites :

Moi qui me suis toujours tu,

Je laisse crier mon silence aujourd'hui.

Ecoutez-le,

Ne fut-ce qu'un instant,

Pour mettre votre doigt sur ma plaie :  
Ce n'est pas seulement ceux qui pleurent qui souffrent,  
Tous ceux qui se taisent, qui n'ont rien à dire. »

A l'arrière, dans la cabine de l'éclairagiste, où normalement on mettait des cd, une main éteignit le projecteur vidéo. Un long garçon aux cheveux noirs souffla sur son doigt comme sur le canon d'un revolver fumant. Sur ses genoux, il y avait une petite fille aux cheveux blonds mi-longs. De la même main, il glissa son cd favori dans le chargeur et mit le volume au maximum pour un maximum d'effet.

« Dis-moi honnêtement, Ben », dit-elle. « Est-ce que ce plan-ci n'était pas bien meilleur ? »

« Beaucoup mieux », dit-il « Dis encore que je ne sais pas mourir de façon créative. »  
Sa main, tel le revolver, poussa sur play. Le chaos en bas était parfait.

19

Une nouvelle vie. En se laissant glisser dans le bassin, il se sentait un peu comme dans un liquide amniotique, prêt à croître et à renaître. La femme un peu plus âgée et grassouillette qui l'accompagnait lui disait seulement : « *Go ahead. He's ready now. You are ready now. Speak to him. Listen to him.* »

En effet, il était là. Submergé d'un éclair de beauté profilée et de puissance, il sortit de l'eau comme une vague qui se détache de la mer. Le dauphin le plus impressionnant que Ben n'avait jamais vu. Il l'avait déjà vu des milliers de fois sur une vidéo, mais il cligna quand même les yeux quand le faiseur de pirouettes fit la démonstration de son plongeon parfait, en guise de carte de visite. Ben avait senti à quel point l'œil du dauphin avait recherché le sien durant la seconde où il était comme figé dans les airs au-dessus de l'eau. Et il l'avait trouvé ! C'était donc vrai ? Ce qu'ils disaient de cette thérapie. Du petit garçon de huit ans qui avait subitement prononcé ses premiers mots, après avoir nagé avec ces mystérieux animaux docteurs.

« *Don't be afraid. Go for it.* » dit la femme. « Vas-y, mon trésor », dit la mère de Ben qui n'avait pas rein que les yeux humides, mais aussi un maillot mouillé par l'eau qui éclaboussait. « Tu as attendu cela tellement longtemps. »

Il entendait le cri du dauphin pénétrer profondément dans la boîte crânienne. Mais aussi chaque mouvement de l'animal, chaque regard qu'il pouvait capter au travers de son masque de plongée grotesque, était d'une manière étrange, saisissable et compréhensible. Un langage dans lequel les mots n'étaient pas nécessaires, comme celui des gens.

Chez lui, cela a toujours été comme ça. Il avait toujours autant senti et compris par ses yeux, par ses oreilles, par son corps. Un jour, il avait compris que les simples gens communiquaient entre eux avec des mots. Ici il ressentait ce qu'il a toujours su : que les mots étaient tellement peu de chose. Rien que par le fait qu'ils ne pourraient jamais exprimer la beauté de cette intelligence gigantesque qu'il sentait nager autour de lui.

Le faiseur de pirouettes se rapprocha près de lui. Soigneusement, comme un brancardier qui suspecte une plaie profonde. Cela se pourrait-il ? Que de tous les thérapeutes, médecins, profs et bonnes âmes avec les meilleures intentions, ce soit le premier qui pourrait vraiment l'aider. Parce que cet animal ne veut pas à tout prix faire de lui un être humain. Un homme normal. Un homme tout simplement.

Une demi heure plus tard, il revint après avoir prit congé et vit Barbie assise sur le bord de la piscine, les pieds jouant dans l'eau comme deux bébés dauphins. Sous son nez retroussé il y avait un gentil sourire. Comme si elle pouvait sentir le pincement de l'excitation qu'il avait dans la poitrine. Avec les deux bras bronzés qui ressortaient de son petit top blanc-neige et la cascade de cheveux blonds qui murmurait sur ses épaules, elle était à nouveau trop sensationnelle que pour être vrai. L'étoile brillante qui avait allumé la lumière dans le noir absolu de sa tête. Le soleil autour duquel toute sa galaxie c'était mise à tourner.

Le plan de Barbie avait fonctionné sur tous les points. L'ultime geste de désespoir qu'ils avaient ensemble mis en scène. Le faux enterrement qu'ils avaient organisé. Cela avait été toute une affaire de convaincre la mère de Ben dans cette entreprise complètement folle. Sortir de la vie sans même se la faire prendre. Un suicide sans meurtre.

C'est quand Coppola s'est amené avec la vidéo et qu'elle a vu, rouge de colère, tout ce que son fils devait subir tous les jours, qu'elle craqua. Durant toute son existence, elle avait combattu les forces mystérieuses qui étaient à l'intérieur de son fils. Les méandres bizarres qui avaient aboutis au nom d'un syndrome qui ne disait rien : autisme. 17 ans elle s'était battue pour tirer son fils vers la vie, la vie dans un monde normal, mais peut-être que le vrai combat était quelque part ailleurs...

La vengeance, ce n'était pas OK, elle le savait bien, mais qu'est-ce qui était plus légitime que de confronter une bande de cons et de lâches aux conséquences de leurs actes ? Leur montrer comment ils pouvaient dévaster une vie avec ce qui pour eux n'était vraisemblablement pas plus qu'un jeu.

Il n'y avait que Jonas, le père de Ben et Coppola qui étaient dans le complot. Ben avait défini tout le plan. Ou plus justement : Ben et la fille qu'il appelait Barbie. Les derniers jours elle était restée loger chez eux à plein temps. Ben parlait avec elle bien plus qu'il ne leur avait jamais parlé. De tout, et comment il voulait commencer sa nouvelle vie. A quel point il aimait aller chez les dauphins. Qu'il savait qu'ils n'allaient pas le guérir, mais bien le comprendre. Simplement comprendre.

C'était beau de l'entendre chuchoter à la fille. En rimes. Parler comme il n'avait encore jamais parlé. C'était beau, mais cela demeurait étrange. Une fille assise à la table sans devoir lui prévoir une assiette. Qui accompagnait en avion sans devoir lui réserver un siège.

Maintenant aussi, certains le regardaient un peu amusés, d'autres un peu gênés. La mère de Ben restait émue de voir comment depuis déjà cinq minutes, il parlait de façon enthousiaste à un endroit vide, qu'il avait rempli lui-même. A quelqu'un qui l'occupait

entièrement.

Et elle l'entendit dire doucement :

« Je n'ai encore jamais été heureux,

Mais je n'ai encore jamais été aussi heureux. »